

Pierre Charmoz

Le refuge cannibale

*avec la collaboration de
Gaspard de la Noche*



100 %
beurk

Gore Texte

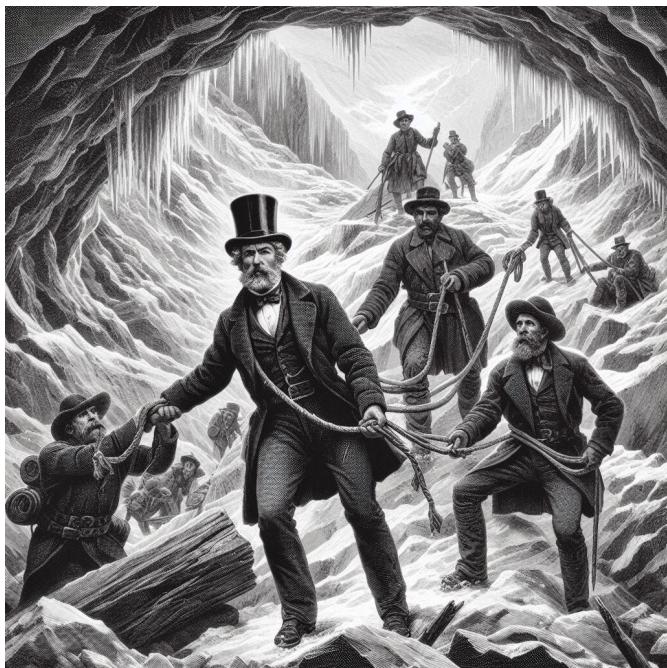
Ouvrages de Pierre Charmoz

- *Trilogie érotique*, Guérin, 2001.
- *L'Ascension népalaise de la tour Eiffel*, nouvelles, Ginkgo, 2002 (rééd. Sous la Cape, 2010 ; rééd. L'Ange du Bizarre, 2025).
- [Avec Jean-Gabriel Ravary], *La Montagne cent dangers*, Le Polygraphe, 2009.
- [Avec Studio Lou Petitou], *Le Vampire de Wall Street*, Sous la Cape, 2010.
- [Avec Studio Lou Petitou], *La Canine impériale*, Sous la Cape, 2011.
- *Cime et Châtiment*, La Musardine, 2014.
- [Avec Jean-Louis Lejonc] *Écrins fatals!*, Guérin, 2015 ; rééd. Ginkgo noir, 2026.
- [Avec Jean-Louis Lejonc] *Sherlock Holmes et le Monstre de l'Ubaye*, Ginkgo noir, 2017.
- [Avec Jean-Louis Lejonc] *Sherlock Holmes à Chamonix*, Ginkgo noir, 2018.
- *Le Vol de la clé de 17*, Ginkgo, 2021.
- *La Marmotte dans tous ses états*, Club Samizdat, 2023.
- *Les Alpes pittoresques*, Club Samizdat, 2024.
- *Grimpe, Crimes et Nutella*, Ginkgo, 2025.

Ouvrages de Gaspard de la Noche

- *Luna di Miele*, Sous la Cape, 2012.
- *Vapeur mortelle*, Sous la Cape, 2014.
- *Ayyam au Caire*, La Musardine, 2014 (rééd. in *Ayyam, trois récits amoureux*, Ginkgo éditeur, 2018).
- *Ayyam à Istanbul*, La Musardine, 2014 (rééd. in *Ayyam, trois récits amoureux*, Ginkgo éditeur, 2018).
- *Ayyam à Paris*, (in *Ayyam, trois récits audacieux*, Ginkgo éditeur, 2020).

LE REFUGE CANNIBALE



De futurs zombies sur un glacier, vus par Christian Dallet.

Pierre Charmoz

*Le Refuge
cannibale*

*Avec la collaboration de
Gaspard de la Noche*

Gore Texte

SOMMAIRE

Avertissement.....	9
Mise en bouche.....	11
Jour 1	21
Nuit 1.....	37
Jour 2.....	45
Nuit 2	57
Jour 3	63
Nuit 3	81
Jour 4.....	93
Épilogue	99
Les auteurs.....	103

AVERTISSEMENT

Mal gré que nous en ayons, afin d'augmenter le nombre de nos lecteurs, et surtout de nos lectrices, nous avons émaillé notre texte d'éléments inclusifs :

Le point médian (.)

Le pronom non genré « iel »

...

En cas d'intermittence dans leur usage, le lecteur – et surtout la lectrice – saura restituer la forme idoine.

Par ailleurs, tous les personnages de cette histoire, sortie des cervelles surchauffées et des neurones ramollis des deux auteurs, n'ont aucun rapport, même symbolique, avec de vraies personnes ayant existé ou encore existantes dans la vraie vie. « Non mais ! On a le droit d'écrire ce qui nous passe par la tête ! » (Un des deux auteurs interviewé par Zombis Magazine.)

MISE EN BOUCHE

30 juin 1900.

Deux alpinistes progressent sur le glacier Blanc, S. et G. Ils semblent peu expérimentés. S. jure chaque fois qu'il se prend les crampons dans les chaussettes, non tant parce qu'elles sont en grande partie lacérées, mais en raison des commentaires de G., qui prétend que trébucher ne saurait être le fait d'une simple maladresse mais la conséquence d'un acte manqué, voire d'un désir refoulé.

G. fait la gueule car S. a refusé qu'ils se dirigent vers le glacier Noir. Comme toujours, G. a cédé à l'autre. On a beau avoir inventé «*das Es¹*», on demeure l'obligé de celui qui a imaginé le «Moi». À quoi bon gâcher ces quelques jours de liberté loin des névroses? Une forte motivation anime les praticiens. Ils étaient convenus de prendre quelques jours dans un lieu propice à la randonnée, après ce calamiteux rendez-vous au 19 Berggasse, où la plupart des participants brillèrent par leur suffisance et leur pédanterie.

Primesautier, S. avait proposé un lieu éloigné des tumultes, au-dessus des autres, en un endroit élevé, immaculé, et *oiseux*. D'où l'agacement de G. : outre l'évitement du glacier Noir, pourquoi venir en *Oisans* au seul motif que le massif semble «oiseux»? G. ne tolère guère

1 Le «ça».

qu'on lui conteste son statut de maître de l'interprétation des calembours, même s'il est le cadet de dix années de S.

Ils gagnent une cabane édifiée quelques années auparavant à l'initiative d'un certain «Tuquète». S. s'électrise à l'évocation de l'alpiniste ayant donné son nom à l'édifice, prodigieusement riche en interprétations multiples. Souffrait-il d'une quête pathologique d'un passé névrotique sulfureux? D'une passion dévorante pour la récolte de subsides? G. ayant fait remarquer qu'il s'agit d'un Anglais nommé «Tuckett», ils décident de se faire la gueule.

Ils font une pause pour admirer les Écrins. G. embrasse chaleureusement S. Quel choix judicieux, admirable que de se diriger vers une montagne dont le nom évoque des cassettes remplies de pièces et de billets au prix de longues somnolences au chevet de patients soporifiques. Forts de cette réconciliation, ils poursuivent leur ascension. S. continue de faire la gueule.

*

Deux alpinistes progressaient sur le glacier. Blanc.
On ne les revit jamais.

Heureusement, les conclusions de leurs travaux se trouvaient à l'abri dans leurs officines respectives, à Vienne et Baden-Baden. D'autres en firent leur miel.

*

Été 2024.

Le professeur Lapierre, Frank de son prénom, était un savant fou. Du moins, les tenants de la science officielle le rangeaient-ils dans la catégorie des allumés, au côté des bioquanticiens, ayurvédiciens et autres thuriféraires des potions miracles à base d'huile essentielle de géranium.

N'empêche... Dans l'ancienne écurie de la vieille ferme qu'il avait retapée à Pelvoux (Hautes-Alpes), il avait monté un laboratoire ultramoderne où mijotaient dans des cornues reliées à un ordinateur des mixtures à base de minéraux oubliés, de salsepareille et autres végétaux cueillis à la pleine lune en entonnant le chant sacré des druides caturiges (« *Oum Oum Ckzra! Râra!* », etc.), sans oublier de piler la rare salamandre de Lanza, pourtant protégée comme espèce en voie de disparition.

Dans un autre espace du labo immaculé trônait une machine que l'on eût dit issue d'un album de Blake et Mortimer: d'immenses bobines de solénoïdes développant une puissance électrique de plusieurs millions de volts. Grâce à ses potions et à sa machine, Frank Lapierre était parvenu à rappeler à la vie (hélas pour quelques secondes seulement...): une fourmi, une souris, un nounours en peluche (qui avait chanté le début de *La Maladie d'amour* de Michel Sardou avant de disparaître dans un flash d'âcres étincelles)... Après plusieurs tâtonnements, il venait de mettre au point: 1) le *Fro-mitouyou*, une mixture à base de génépi transgénique muté avec des gènes de millepertuis mâtinés de drosera et de mandragore, sans compter quelques ingrédients à la formule secrète; 2) un générateur électromagnétique portatif qui tenait dans la poche de sa veste de mon-

tagne. Il s'impatientait de tester la combinaison de ces deux merveilles de la science. Son projet: ramener à la vie un humain décédé, afin qu'il nous raconte tout sur l'au-delà, voire l'en-deçà. La fonte accélérée des glaciers due au réchauffement généralisé de la planète constituait pour lui une chance. Il était convaincu que le séjour prolongé d'un être humain en altitude n'altère pas définitivement l'organisme, y compris si le gugusse est réputé mort depuis plus de cent ans. Il faut respecter les opinions, nous sommes en démocratie... Certains pensent que la Terre est plate, d'autres qu'Elvis Presley est toujours vivant. C'est leur droit. Frank Lapierre se voit plus en digne successeur du regretté Jésus de Nazareth (0-33 après lui-même), le ressusciteur et ressuscité. C'est pourquoi, en ce chaud après-midi de juillet 2024, il sillonne ce qu'il reste du glacier Blanc, juste au-dessus de la langue terminale, là où les crevasses sont mahousses, cherchant une doudoune révélatrice, voire une vareuse tendance au XIX^e siècle quand les successeurs d'Edward Whymper se lançaient à l'assaut de la barre des Écrins.

Soudain son œil s'enflamme: il vient de repérer, lovés dans les profondeurs d'une crevasse, deux corps comme soudés l'un à l'autre et qui semblent ne pas avoir été trop chahutés par l'avancée du glacier – on sait que les corps rejetés sur une moraine frontale sont souvent en pitoyable état, car malaxés par le glacier en progression. Il s'approche, fixe deux broches pour ancrer son mouflage et se laisse pendre dans la cathédrale de cristal, rafraîchie naturellement à -5°C . Il se penche sur les deux corps enlacés et murmure: « Ben mes mignons! ça fait bien longtemps que vous dormez là... À votre

dégaine, je dirais... cent vingt ans, sinon un peu plus.» Il ouvre délicatement la vareuse du lascar supérieur et en retire un épais portefeuille, contenant un carnet en allemand; il le feuillette rapidement, sans s'attarder plus que cela sur le titre: *Mein tiefstes Ich, von Doktor S. aus Wien*¹. Il range le carnet dans son sac à dos et entreprend de remonter «Doktor S.» à la surface du glacier. Heureusement pour lui, pas une âme à l'horizon... Une fois sur la lèvre supérieure de la crevasse, il examine le corps dont l'état de conservation est réellement stupéfiant! On dirait que cet homme, dans la force de l'âge, dort tel un enfant. Puis il redescend chercher son compagnon, pareillement vêtu et dont la vareuse cèle un autre carnet dont le titre est: *Widerlegung des tiefsten Selbst, von Doktor G. aus Baden-Baden*². Pareillement, l'homme, plus jeune que son compagnon, mais aux traits caractéristiques de la race germanique, semble roupiller tel le beau hautbois dormant.

D'un seul coup, le ciel se fait menaçant, l'orage gronde... Des nuages d'une noirceur peu commune semblent s'être assemblés afin d'assister au prodige anticipé: la résurrection de deux psychiatres germaniques par le prodigieux, l'unique Frank Lapiere! Le vent souffle et fouette son visage. Lapiere se tourne vers le ciel déchaîné et se met à hurler: «Je suis Faust, je suis Dieu, je suis Moi!» et part d'un rire qu'un Doktor viennois aurait probablement attribué à un syndrome de survalorisation du Moi profond. Le premier éclair cogne la Grande Sagne au moment où Lapiere enfonce une

¹ *Mon moi le plus profond*, par le docteur S., de Vienne.

² *Réfutation du Soi le plus profond*, par le docteur G., de Baden-Baden.

canule entre les lèvres parcheminées de S., puis y verse quelques gouttes de *Fromitouyou*. En même temps, il sort de sa poche le générateur d'ondes électromagnétiques et, ayant branché les électrodes sur la tête aux cheveux clairsemés, il balance le jus au maximum. Un arc cintre le corps, d'autant qu'au même moment la foudre vient contribuer à la production de plusieurs dizaines de teslas. Waouh ! Vite, même traitement à G. Bing paf poum. G. se tortille comme un ver au bout d'une ligne à pêche. Ça sent un peu le roussi mais, ô miracle, deux fantômes des âges lointains se redressent en titubant et en proférant des jurons incompréhensibles : « *Verdammt, mein das Es habe ich verloren¹ !* » « *Das Über-Ich ist für mich das, was das Selbst für den anderen ist² !* » N'étant point versé dans la langue de Goethe, Lapierre ne fait guère attention aux imprécations des deux ressuscités, d'autant qu'ils paraissent poursuivre une conversation commencée depuis longtemps. Il guide ses deux compagnons, de moins en moins titubants, vers le refuge du Glacier-Blanc tout proche, dans l'intention de leur administrer une deuxième dose de *Fromitouyou*.

*

La nuit est tombée, brusquement. Lapierre n'y prend pas garde. Le refuge, bien qu'ouvert, est quasiment vide – seul le gardien est présent, qui vient à la rencontre de ses trois clients.

1 « Merde ! j'ai perdu mon "ça". »

2 « Le surmoi est au moi ce que le moi est à l'autre. »

– Bonjour, Messieurs... Tout va bien? Entrez vite vous mettre à l'abri.

On le sent déconcerté par l'allure un peu mécanique des deux alpinistes germaniques et leur vêtue assez éloignée du *dress code* montagnard en vigueur en ce *xxi^e* siècle, qui valorise les polluants éternels comme le Goretex, côtoyant avec bonheur les fibres éthiques. Il laisse passer les trois alpinistes, sa narine se crispant au passage des deux étranges personnages – une odeur, mélange de pourriture et d'huile essentielle de génypi.

– Merci! s'empresse de dire Lapierre, tandis que ses deux compagnons, insensibles à ce qui les entoure, poursuivent leurs récriminations en allemand: « *Denn ich sage Ihnen, dass die Neurose des Alleinerziehenden eine peripatetische Neurose ist¹.* » « *Scheiße! Peripatetische Neurose ist ein Nebenprodukt der Bindung an die Mutter vor dem dritten Lebensjahr².* »

Le gardien, intrigué, essaie d'en savoir plus auprès de leur compagnon :

– Étrangers? Allemands?

– Mes deux camarades sont des psychiatres réputés, l'un de Vienne, l'autre de Baden-Baden... Je les ai rencontrés errant sur le glacier Blanc et j'ai préféré, vu l'orage, les amener ici...

– Vous avez bien fait! Je vais vous trouver un endroit pour dormir.

1 « Puisque je vous dis que la névrose du parent célibataire est une névrose péripatéticienne. »

2 « Merde! La névrose péripatéticienne est un sous-produit de l'attachement à la mère avant l'âge de trois ans. »

Ceux qui n'ont jamais mis les pieds dans ce refuge du Club alpin français découvriront avec stupeur un mélange de caserne du XIX^e siècle et d'asile de nuit de l'Armée du Salut. La vétusté des lieux ne semble pas déplaire aux deux psychiatres, qui s'avachissent sur un bat-flanc tout en poursuivant leur conversation animée, que nous restituons désormais en français contemporain pour le confort des lectrices et teurs : « *La naissance est un vortex.* » « *Non, le vortex primordial est au-delà de la mort...* »

Lapierre en profite pour leur administrer une deuxième dose de *Fromitouyou*... Tandis que la nuit est tout à fait tombée, il assiste, stupéfait, à la métamorphose des deux médecins, dont les yeux deviennent phosphorescents et injectés de sang ; les canines proéminent... Les ongles qui ont continué de pousser pendant cent vingt ans se recourbent telles des faux acérées. Ils poussent des cris effroyables : « *Merde ! Que m'arrive-t-il ?* » « *Pour l'amour de Dieu ! j'ai faim !* » et se jettent sur l'infortuné Lapierre qu'ils lacèrent à vif sans tenir compte des protestations du malheureux... La fiole de *Fromitouyou* se répand dans la chambrée, ajoutant ses fragrances de benjoin et de salsepareille à l'odeur du sang et des diverses matières qu'un corps humain en bonne santé renferme dans des proportions étudiées pour rester dedans. En quelques minutes, ne reste de Frank Lapierre, génie méconnu et désormais méconnaissable, que des os et des lambeaux d'une magnifique Goretex toute neuve.

À peine leur repas avalé, les deux lascars se précipitent vers le réfectoire, où le gardien, penché sur son grand faitout, lance :

- Ce soir, c'est ragoût!
- Ragoûûûttt! hurlent les deux Germaniques en se précipitant sur le malheureux cuisinier.

JOUR 1

Où l'on découvre le groupe du séminaire « Genre, Minorités intersectionnelles et Montagne » en route vers le refuge du Glacier-Blanc, dans le massif des Écrins (Hautes-Alpes).

Malgré l'heure matinale, il commence à faire chaud. Amir marche sur les talons du (ou de la?) guide que Clara Décimes a engagé-e pour les trois jours du séminaire. La musculature puissante des mollets fait onduler la peau bronzée, où les poils blonds agités par le vent paillettent d'or les creux et les bosses éphémères... « *Ouh la! se dit Amir, je bande...* » Puis, soudain inquiet: « *Et si c'était une fille?* »

Derrière, Clara devise avec Carmina Buranal, sans faire attention aux efforts de plus en plus marqués de son interlocutrice pour lui répondre pour cause d'hypoxie – on vient d'attaquer le premier lacet après le long plat du pré de Madame-Carle.

– C'est une occasion unique de ressouder le groupe, tu es d'accord?

Carmina n'en peut plus de ces « *Tu es d'accord?* » qui ponctuent les monologues de Clara depuis le départ de Paris en bus, la veille au soir, jusqu'à la préparation des sacs au petit jour, la tête dans le pâté et les jambes en

coton au milieu de nulle part. « *D'accord* », monologue-t-elle in petto, *je kiffe la cheffe de groupe et j'espère bien, cette nuit, me glisser dans son sac de couchage, mais de là à supporter ses pépiements incessants, y'a de la marge!* »

Derrière Carmina et Clara, les jumelles aux yeux de braise (« des allumeuses » selon Sylvie Lecrut, l'universitaire à qui leurs mères adoptives les ont confiées), sautillent d'un caillou à l'autre, s'amusant des aspérités du chemin comme deux elfes butinant les fleurs d'un bosquet magique. « *Elles m'énervent, ces deux-là... Avec leur short ras-la-touffe, leur body avec nombril bronzé-piercé... De mon temps, les jeunes filles qui allaient en montagne s'habillaient convenablement*¹ », ronchonne Sylvie intérieurement en tentant de régler les bretelles du sac qui cisailent ses épaules osseuses.

En queue de peloton, Dom chemine en silence en compagnie de Roberte Lecuit, la secrétaire de Madame la Professeure Lecrut. Obligée de l'accompagner au moindre séminaire sur le « genre » – son dada, son gagne-pain et son obsession –, la pauvre Roberte essuie régulièrement les quolibets des confrères et consœurs de sa patronne, se gaussant haut et fort : « Tiens, voilà *Lecrut* et *Lecuit*... », plaisanterie lévistraussienne qu'elle est seule à entendre – et seule à en souffrir, Madame la Professeure étant au-delà de tout ce qui n'est pas « éradication définitive de la masculinité » (pour reprendre le titre d'un article paru dans *La Revue du Genre*, une minuscule publication de l'université de Bourg-en-Sologne).

¹ La mémoire de Sylvie Lecrut semble occulter la « parenthèse enchantée », ces années d'avant sida où les filles montaient au refuge du Glacier-Blanc en string et soutien-gorge.

Dom est une personne en pleine transformation physique, mais on ignore vers quelle direction : homme ou femme ? Discrète, émotive, elle a accepté de participer au séminaire pour témoigner de la « difficulté d'insertion sociétale des personnes non genrées » (une des tables rondes prévues par Madame la Professeure). Une immédiate compréhension de l'une et de l'autre a fait entrer Dom et Roberte en connivence, une région émotionnelle où l'on se sent apaisé-e.

Le ou la guide accélère le pas, espérant bien faire décoller Amir de ses mollets. Les regards appuyés du jeune Guinéen tels des lasers de combat risquent de ratatiner ses poils blonds et de faire fondre ses muscles. « On appuie sur le guidon ! déclare-t-iel. Le temps se gâte ! » D'aucuns jugeraient la métaphore bancale, voire inappropriée.

Les membres du groupe jettent des regards inquiets vers la face sud des Écrins, puis vers les clochers de Clouzis : pas un nuage ne vient ternir le rosé du petit jour. Sentant la confiance de sa troupe vaciller, Guide (sans article, désormais) assène un définitif : « Rose le matin, pluie en chemin ! » et détale vers la jonction glacier Noir-glacier Blanc.

*

Tout en avalant le dénivelé, Guide révise les fiches mentales qu'il a dressées pour chaque participant-e.

Clara Décimes. – 40 ans. Autrefois Anthony Dupont. Belle plante ayant changé de parterre. Une migration réussie, avec greffe d'un utérus au cas où. Des ron-

deurs ajustées. Sportive. Ardente: vie sexuelle sans doute trépidante. Émotionnellement stable. Sympa. Une organisatrice, mais pas une dogmatique.

Sylvie Lecrut. – Il ne s'agit pas d'un pseudo, éventuellement d'un aptonyme¹ par extension: elle veut les bouffer tout cru, les mâles. 60 ans. Le trou noir du groupe. Se croit investie d'une mission: supprimer la masculinité par tous les moyens – écouillage généralisé, électrochocs, programmation génétique et parthénogenèse. Une folle. Méchante, dangereuse. Maigre. Pas de vice, pas de sexualité. N'aime personne, pas même elle.

Roberte Lecruit. – 38 ans. Assistante et souffre-douleur de la première. N'a pas été sélectionnée pour le job à cause de son nom: c'est la seule qui a résisté plus d'un mois aux sévices mentaux de sa patronne. Sans doute de nature soumise et jouissant de sa soumission. Toutefois, attention à l'eau qui roupille! Le réveil peut être brutal, la Lecrut devrait se méfier!

Carmina Buranal. – 27 ans. Chaudasse. Saute sur tout ce qui bouge à condition que ça porte une fente. Connue pour ses orgies «fontaine» où coulent à flots les liquides en tout genre. A décidé de se taper les nanas consommables du groupe – surtout Clara et les jumelles.

Tina et Noura El Asman. – Jumelles, 18 ans. Deux jolies ludionnes, joueuses et aguicheuses. Adoptées à l'âge de 5 ans par un couple de lesbiennes, assez militantes

¹ Nom propre en rapport avec l'activité professionnelle exercée par la personne. Par exemple: monsieur Dubois, menuisier.

LGBT+ mais sans les excès de la Lecrut. Mauvaise idée de la part des mères de les confier à la virago, mais je ne me fais pas trop de souci – elles ont de la ressource... Risquent de mettre le feu dans les dortoirs du refuge chargés de testostérone. Rien qu'à regarder leurs petits culs qui frétille, ça donne envie de les basculer dans les edelweiss.

Dom. – 35 ans. Transgenre en formation, mais vers quel sexe ? Les paris sont ouverts. Gentil·le, un peu mollasse·ne. Du genre à servir de couette par grand froid. S'est rapproché·e de Roberte dont iel partage visiblement les difficultés à exister. En cas d'étincelle, pourrait attiser l'incendie plutôt qu'essayer de l'éteindre.

Amir. – 22 ans. Le seul mâle déclaré du groupe. Mais du « bon côté de la Force ». Gay gay gay. Me reluque les mollets, ça me défrise, bien que ce soit un joli garçon à la peau d'ébène. J'ai l'impression que la Carmina ferait bien un pas de côté pour goûter son jasmin.

*

Guide est arrivé·e à la passerelle qui enjambe le torrent du Glacier-Blanc. Dans les années 80, le glacier avait tellement poussé qu'il avait fallu la déplacer en aval de sa position actuelle et tracer un chemin dans les barres rocheuses – des vestiges d'ancrage sont toujours visibles trente mètres au-dessus du sentier.

Guide se retourne mais ne voit pas son groupe. « *Merde ! ça traîne !* » Il ne lui vient pas à l'esprit qu'une colonie parisienne fraîchement débarquée du bus ne peut

suivre le rythme d'un-e athlète aux globules rouges surnuméraires. Puis Guide les aperçoit, en ordre dispersé, un peu vacillants... Pris de remords, iel rebrousse chemin jusqu'aux pentes moutonnées de granit qui donnent accès à l'espèce de replat caillouteux laissé par le glacier dans sa récession.

– Ça va? demande-t-iel. Question sans objet au vu de l'état physique et sans doute mental du groupe, à l'exception des jumelles, qui se précipitent en rigolant vers Guide, se frottant à l'huile.

– Il fait chaud! s'écrit Tina en retirant son body. On peut se baigner dans le torrent?

Les deux jeunes seins libérés dansent sous les yeux apoplectiques de Guide. Bientôt rejoints par deux autres quand Noura retire son haut. Elles partent en courant vers le torrent.

– Ouuh la la! les rappelle Guide. Hors de question! La température de l'eau avoisine zéro degré. Vous seriez hydrocutées sans sommation!

Les deux mignonnes reviennent en boudant:

– T'es pas un marrant, bougonne Tina...

– ... Ou marrante?, murmure Noura en se mordant les lèvres d'indécision.

– Je suis en mode Heisenberg, précise Guide, doutant que l'allusion au père du principe d'incertitude percute les cervelles adolescentes en fusion.

Tina et Noura partent d'un rire à faire fondre ce qui reste du glacier.

– Ben vois-tu, nous, on est plutôt les chattes de Schrödinger – on est là et pas là en même temps... Mais les minous, ça aime bien les coups de langue..., conclut

Tina en agitant son derrière sous le nez de Guide.

Sylvie Lecrut fusille du regard les deux rebelles, qui agitent une petite langue pleine de sous-entendus.

Le groupe fait halte au pied de la passerelle pour une pause barres vitaminées.

– Il nous reste encore une heure de montée, précise Guide. Buvez, mangez...

– Car ceci est nos corps, le coupent les jumelles en agitant leurs seins.

Ah les coquines! Si elles savaient...

*

Du replat de l'ancien refuge Tuckett¹, le dernier raidillon vers celui du Glacier-Blanc invite à donner le maximum des mollets. Guide se fait patient et prend même le sac de Dom pour la soulager.

Ils parviennent au refuge vers 11 h. Le lieu, habituellement aussi fréquenté que les Champs-Élysées pendant la *Fashion Week*, est étrangement silencieux. Deux silhouettes voûtées et hésitantes s'évanouissent telles des persistance rétinienne obsolescentes. Le groupe contemple, émerveillé, les grandes faces nord du Pelvoux et du pic Sans-Nom qui dominent le bassin du glacier Noir. Ils et elles sont au cœur du paysage et même les jumelles, qui ont réenfilé leurs bodies, se tiennent coites.

– C'est beau, susurre Dom.

¹ Où Edward Whymper se reposa en descendant de sa première ascension des Écrins en 1864, selon Marcel Pérès (*La Cordée royale*, Guérin, 2011)... même si le refuge ne fut édifié qu'en 1886.

Roberte opine de la tête, tel un petit chien sur la plage arrière d'une automobile. Amir s'est rapproché de Guide et, s'affalant sur une roche patinée, lui caresse le mollet.

– Oh pardon... désolé, s'excuse-t-il en minaudant.

Ayant demandé au groupe de l'attendre à l'extérieur, Guide entre dans la bâtisse, qui sent les pieds fatigués et la popote au chou, à la recherche du gardien. Qu'il ne trouve point. Il avise une des étranges personnes qui déambulent en pleine conversation dans la grande salle faisant office de réfectoire.

– Hep! Vous savez où se trouve Gaspard?

L'autre se retourne... Quelle trogne! Des cheveux filasses en plaques distribuées au hasard d'un crâne à la peau tellement diaphane qu'on a l'impression de voir l'os; des yeux injectés de sang, globuleux mais inexpressifs; une peau du visage flétrie et grise; une bouche malmenée, avec des dents dans tous les sens... Sa tenue fait penser à un alpiniste du XIX^e siècle surgi du passé pour tirer les pieds des dormeurs.

Guide a un mouvement de recul. L'autre éructe d'une voix d'outre-tombe, en crachant des postillons:

– Râgggggoût!

*

Après le pique-nique «tiré du sac» selon le prospectus de l'agence Nouvel Horizon, qui a pris en charge la logistique, on s'accorde une petite sieste avant le premier «débat» – c'est-à-dire la philippique anti-hommes de Sylvie Lecrut – qui a pour thème: «Comment neutraliser le masculin grammatical en montagne?»

Les jumelles s'éclipsent discrètement vers les toilettes extérieures, ayant repéré une silhouette qui s'y rend. Leur projet est simple : échapper le plus souvent possible à la mère Lecrut et se faire enlever une virginité qui leur gratte la chatte. Malgré les effluves peu encourageants, Tina et Noura se précipitent sur la silhouette, mais ont un geste de recul en découvrant un alpiniste puant et suintant, cadavérique à souhait, dont la bibite un instant aperçue a dû servir à enlever les toiles d'araignée dans un refuge des années vingt. « Beurkkk », s'écrie Tina, qui a déjà baissé son short. « Et rebeurkkk », complète Noura en remontant le sien. Elles sortent précipitamment des tinettes et s'étalent sur une des dalles de granit réchauffée par le soleil – qui en a vu d'autres. Les jumelles se sont endormies. Tina est réveillée par une sensation pas totalement déplaisante d'un fourmillement baveux sur les orteils. Elle ouvre un œil et découvre l'alpiniste pous-siéreux et malodorant en train de lui léchouiller les pieds. « Fi ! Quel fieffé falopard ! », crie-t-elle, tellement émue qu'elle en perd ses « s ». L'abruti des alpages se carapate. Noura, réveillée, hausse ses épaules bronzées : « Tu as dû rêver ! », puis se retourne, offrant un fessier diabolique à l'adoration des anges (au cas où l'une de ces créatures aurait posé une aile sur la rive gauche du glacier Blanc). Quelques minutes plus tard, à son tour, elle ressent un chatouillis pas désagréable sur la plante des pieds, et une exploration des espaces inter-orteils. Se retournant, elle découvre l'abomination, en plein soleil, ouvrant une cavité buccale pire que celle de Sylvie Lecrut quand elle éructe ses slogans antimâles, et ricanant en agitant une langue effilochée.

– Barre-toi, Ducon, avant que je te ratatine les couilles!

Elle n'a pas la langue dans sa poche, la petite Noura, même s'il lui est arrivé de la mettre dans d'autres poches à la peau satinée au pensionnat Notre-Dame-des-Innocences, où leurs mères adoptives les ont inscrites en terminale S (pour « séminale », comme elles l'ont précisé à leurs copines). La créature grommelle (en allemand) : *« Lorsque la sensualité s'éveille, les jumelles éprouvent la même sensation d'abandon maternel. Curieux! Il faut en discuter avec S. »*

*

Sylvie Lecrut tape dans ses mains osseuses pour signaler la fin de la récré ; ça fait comme un son de crécelle. La petite troupe se met dans des positions moins horizontales pour écouter le baratin de la guerrière des dictionnaires, qui prend un épais cahier et démarre :

« Mesdames, Mesdemoiselles, Autres,

« Je suis heureuse d'annoncer l'ouverture de notre séminaire *« Genre, Minorités intersectionnelles et Montagne »*, où nous débattons à la fois de l'éradication du masculin dans la langue montagnarde et de la réhabilitation des femmes dans les pratiques alpines, qu'elles soient rurales ou sportives. »

Pause (pas d'applaudissements – l'universitaire fait la grimace).

« Nous allons commencer ce séminaire – *cette* séminaire, devrais-je dire – par une discussion sur les rapports masculin-féminin dans la pratique du français, enfin de

la française, notamment dans l'orthographe grammaticale liée à la montagne: comme vous le savez, ainsi qu'une blanche vaut deux noires en musique, ce qui est à la fois odieux, intolérable et raciste, le masculin l'emporte toujours sur le féminin, que ce soit pour les noms de métier ou le pluriel collectif. Des consœurs qui se sont penchées sur le sujet ont réussi à modifier ce rapport vers plus d'équité, notamment par l'utilisation de la belle écriture inclusive.

« Le sujet de cet après-midi sera: "Comment remplacer les termes masculins liés à la montagne par un équivalent féminin, ou autre?" »

Nouvelle pause. Pas de réaction... Sylvie Lecrut a une moue déceptive.

« Bon, petite exploration des termes d'alpinisme en forme d'abécédaire.

Alpinisme: Bien que considéré comme masculin, il est facile de faire basculer *cette motte* (féminin de: « ce mot ») vers un usage féminin ou neutre. Exemple: « *L'alpinisme est une activité qui permet à ses pratiquantes d'atteindre les sommets de la montagne.* » Vous remarquerez qu'en se féminisant, la plupart des mots gagnent en douceur et en pétilllement-*e*.

Corde: Mot féminin, ce qui va de *soie*! Mais les grimpeuses ont pris la fâcheuse habitude d'utiliser: « Du mou! » ou: « Sec! » dans les interrelations de la cordée. Ce qui pourrait facilement se remplacer par: « *De la molle!* » « *Sèche!* » Le message est tout aussi compréhensible! À noter: « **Cordée** » est nativement féminine également, même quand elle n'est composée que d'abrutis testostéronés...

Mousqueton : Cette auxiliaire de vie de l'alpiniste est heureusement tombée en désuétude depuis qu'ielles sont reliées ensemble par une courte sangle pour devenir une **dégaine**! Bravo! Ça en jette, cette dégaine!

Paroi : féminine, bien sûr – ce serait mieux en ajoutant un « e »! Comme « prise », « vire », « fissure », « longueur »... Mais pas « relais », « piton » ni « pas »... Voici un exemple de ce que l'on pourrait obtenir en féminisant ces derniers mots: *« Les deux grimpeuses parvinrent à la jambe [mieux que: « au pied »] de la paroi, dont elles avalèrent la première longueur en souplesse: la passe de sisse bée moinsse¹ ne leur posa aucune problème, ni la progression la longe de la fissure qu'elles escaladèrent en dülfère². Une vieille pitonne permit une précaire assurance pour la franchise de la passe la plus délicate, cotée sisse cée plusse³. Enfin, la première de cordée se rétablit sur la vire de la relaie. »*

Sac : Tentons d'imposer « sacce » ou « sache » pour nommer cet objet bien utile qui épouse le corps de la femme alpiniste ou de la randonneuse. Notons que « bretelles » et « sangle sous-ventrale » sont déjà féminines, ce qui soulage d'autant le poids de la sacce.

... »

1 « 6b- » en français d'autrefois. Il s'agit d'une cotation de difficulté en escalade.

2 « dülfère »: technique de progression en escalade mise au point par l'alpiniste allemand Hans Dülfer (1892-1915).

3 « 6c+ » (*voir plus haut*).

Sylvie Lecrut prend conscience des ronflements qui émanent de l'assistance comme autant de manifestations marmottesques de désintérêt à son exposé. Boudante et bouillante, l'universitaire fait voler les feuilletes de sa exposée au lieu de remisère sa dossière dans sa sacce. Elle réveille d'un coup de pied ajusté Roberte Lecuit, qui somnole, doucement avachie sur les rondeurs de Dom.

– Maladroite! Ramassez immédiatement et reclassez les feuilles de ma exposée que vous avez renversées!

Cette démonstration de mauvaise foi et de méchanceté gratuite laisse Roberte indifférente. Elle se met à ramper à la poursuite des feuilletes que le vent fait tourbillonner devant le refuge et les assemble méthodiquement.

*

Comme dans les films d'horreur des années cinquante, le crépuscule s'est abattu sur le groupe abattu par la logorrhée lecrutienne. Les jumelles, les premières, en prennent conscience. « Ça caille! », piaillent-elles de concert en rajustant leurs bodies. Guide a anticipé ce moment connu des montagnards et gnardes comme l'instant décisif¹ où il faut remettre la polaire et renfiler le Goretex. Iel apparaît au seuil du refuge vêtu d'un pantalon en fibres éthiques autant que techniques, surmonté du pull rouge réglementaire où la médaille attestant de

¹ Et non « des six ifs », comme l'aimable marquis de Bièvre y conviait ses invitées pour un thé pris à l'ombre de six de ces conifères réputés pour égayer les cimetières, qu'il avait fait planter au fond de son terrain.

son appartenance à la confrérie des Enjambeurs¹ rougeoie dans le couchant.

Guide a également profité de l'après-midi, échappant au discours délirant de l'universitaire, pour coloniser une chambre dont il a vérifié qu'elle ne recelait ni dormeurs ni Duval ni punaises de lit. Il y a déposé les sacs de ses clients et clientes... Puis il a maraudé dans le refuge et ses alentours, trouvant de plus en plus étrange qu'il soit déserté par la gent alpinistique, dont le rythme biologique obéit à des lois strictes bien connues des éthologues et autres spécialistes de la faune de montagne : partir tôt, rentrer tôt. Or pas le moindre bonnet rouge à pompon, pas de casque crânement porté de biais, pas de piolet exhibé comme un trophée, pas de quinquillerie ding-donguant ni de baudrier soulignant le slip en bambou, pas de barbe de trois jours attestant de la difficulté de l'entreprise...

Mais, seuls les deux spécimens malodorants et errants, cherchant probablement à retourner dans les gravures whympériennes encadrées sur les murs lambrissés de la grande salle. L'un, affublé d'un tablier, sort brusquement sur le seuil et, frappant sur le cul d'une casserole avec une cuiller en bois, pousse un cri lugubre : « *Râgggggoût!* » qui sonne comme une invitation au dîner. Lequel est servi au groupe, apparemment seul inscrit pour la nuit, à louches généreuses, dans des assiettes à la netteté approximative.

– Hum ! délicieux !, s'exclame Tina, en se pouléchant les babines (et en tentant de récupérer de la langue un

¹ Ignorée du grand public, cette confrérie regroupe un certain nombre de professionnels de la montagne selon des critères assez sélectifs, connus des seuls membres.

petit morceau sur le menton de Guide). Moi qui ne suis pas fan de la daube, faut reconnaître que c'est goûteux!

Le serveur au pas mécanique lui en ressert une louche en maugréant en allemand: «*Mange ton père, mange ta mère: dans tout repas, il y a une part de "ça" à digérer.*»

*

Le repas – constitué de l'unique et copieux «râggggg-goût!» – achevé, Guide presse les membres du groupe à se calfeutrer dans la chambre... ne tenant aucun compte des protestations: «Et mes dents!» «Ma crème de nuit...» «Comment on fait pour pisser?»

Guide a disposé stratégiquement les paquetages, pour éloigner Amir de sa couche et en rapprocher les jumelles – une de chaque côté –, non dans un but libidineux comme vous le pensez à tort, mais pour assurer leur protection rapprochée: il a perçu, dès le repas terminé, une modification sensible de l'attitude des «serveurs», dont les dents déchaussées et les yeux injectés commencent respectivement à grincer et à émettre des étincelles.

Une fois tous les membres du groupe à l'abri, il pousse le solide verrou de la solide porte en mélèze, tandis que des grondements menaçants et des coups sourds contre la porte signalent une tentative d'assaut de leur forteresse.

NUIT 1

Guide a pris des précautions qu'il pense suffisantes contre une possible attaque des étranges habitants du refuge, mais il n'a guère dressé de défense contre un assaut hélas! prévisible des jumelles. Dès les frontales éteintes, les coquines se frottent lascivement (comme on dit dans les romans à deux balles) contre son corps musculueux. En un tournemain, elles ont abandonné à la nuit leur vêtue plus que légère (un string partagé) et, après avoir dézippé le sac de couchage¹ de Guide, qui n'en peut mais (j'aime bien cette expression), se livrent sur lui à des manipulations que la morale réprouve.

Précisons que les délurées ont reçu, à Sainte-Marie-des-Innocences, une éducation poussée: dans la journée, les sœurs enseignaient la cuisine, le ménage, le tricot ainsi que le don de soi lors du devoir conjugal, sans oublier le respect de la parole divine; le soir, dans le grand dortoir, les pensionnaires complétaient leur formation par des expérimentations auxquelles se joignaient volontiers les surveillantes: le multilinguisme appliqué; la brouette du bon Dieu; l'échelle de Jacob-Delafor (dans les toi-

1 Les auteurs semblent ignorer que, dans les refuges de haute montagne, des couvertures issues des surplus de l'Armée du Salut sont mises à disposition des dormeurs et dormeuses, qu'il est donc inutile de monter un sac de couchage, mais conseillé d'apporter un drap de soie type SNCF.

lettes) ; le partage équitable des sensations et bien d'autres matières qui leur firent gagner de nombreuses années de préparation à la dure carrière de la vraie vie.

De vit, d'ailleurs, elles n'en avaient pas connu, si l'on excepte pour certaines pensionnaires celui du vieux confesseur – le seul mâle disponible à l'institution en dehors de José, le jardinier, à l'usage exclusif de la directrice et de quelques sœurs de sa garde rapprochée – qui, d'après les retours d'expérience, ressemblait « *à un crocodile Haribo oublié au fond d'une poche pendant trois siècles ; l'objet est accompagné de deux petits sacs ratatinés comme des pruneaux ayant subi le même traitement que le crocodile. Et ça sent la sacristie.* » Bref, pas de quoi alimenter la centrale à phantasmes. En revanche, une surveillante leur fit un topo précis et détaillé sur le clitoris (« *la clitorisse* » selon la terminologie lecrutienne?), son usage solitaire ou en groupe. « Mesdemoiselles, le clitoris est la seule preuve de l'existence de Dieu : cet organe n'a pas d'autre fonction que de nous procurer du plaisir – soit seule lors de son activation par un doigt préalablement enduit de salive ; soit à plusieurs par un jeu de langues réciproques ou partagées. Il convient de bien décapuchonner le petit bouton atomique, et de varier la rotation et la pression afin de déclencher des acmés en cascade – car sachez-le, mesdemoiselles, les femmes peuvent avoir de nombreux orgasmes là où l'homme n'en éprouve qu'un, souvent bien décevant pour les deux partenaires. » Et de mettre en pratique l'exercice multilinguistique, pour le plus grand profit des expérimentatrices et l'avancée de la science.

Après cette longue incise, indispensable pour com-

prendre ce qui va suivre, revenons à Guide et à ses tentatives infructueuses de repousser les jumelles. Iel se retrouve bientôt dans l'incapacité de bouger, Tina (ou Noura? dans le noir, allez savoir) s'étant assise sur son visage et lui maintenant les bras tendus en arrière avec force et Noura (à moins que ce ne soit Tina) bloquant son bassin et, par des reptations savantes, y approchant une bouche avide (et pour l'instant à vide). Quelle n'est pas sa surprise! De la langue, elle découvre: 1) une bibite de belle taille, turgescente à souhait; 2) dessous, des petites prunes bien rondes; 3) encore plus bas, une fente aux lèvres délicates et fort bien lubrifiée. Ignorant l'existence, rare il est vrai, des hermaphrodites, la jeune fille s' imagine alors que tous les mâles de la Création sont ainsi conformés, ce qui la met dans un état d'extase indicible: «Merci mon Dieu! Merci mon Dieu!», répète-t-elle au moins dix fois, levant le visage au ciel et joignant les mains avant d'enfouir derechef son joli minois dans un des plus grands mystères de la Nature.

Ce qui s'ensuit est malheureusement marqué du sceau «top secret» et ne pourra être révélé ni aux lectrices aux neurones vibromassés, ni aux lecteurs dont le pantalon de toile se tend à l'entrejambe.

*

Au petit matin blême, tandis que roupillent les jumelles, l'une le nez dans l'appareil miraculeux de Guide, l'autre sur le ventre de sa sœur, les grattements et cris derrière la porte de mélèze se font plus discrets pour finalement s'évaporer.

Guide se secoue, réveille ses deux complices¹. Après avoir enfilé ses vêtements techniques, sans oublier la médaille, un peu malmenée au cours de la nuit, iel se redresse d'un bond (essayez pour voir, quand vous êtes installés sur la couchette supérieure avec moins d'un mètre sous plafond) et fait le décompte de ses client-es: Dom et Roberte, assez emmêlé-es, lèvent deux mains; Carmina Buranal, enfouie sous la couverture de Clara, dresse un orteil – Clara émet un hululement caractéristique; Amir boude, mais consent à montrer un doigt, dans une position dite « honorable »; Sylvie Lecrut manque à l'appel... Roberte explique d'une voix peu assurée:

– Cette nuit, elle m'a réveillée en prétextant avoir laissé sur une table l'*abstract* de son exposé d'aujourd'hui sur les « transgenres dans l'histoire de l'alpinisme: oubli, déni et résilience ». Elle m'a ordonné d'ouvrir la porte de la chambre et de la refermer derrière elle. Je suis restée une heure à mon poste, prête à lui rouvrir, puis je me suis endormie; c'est Dom qui m'a ramenée sur le bat-flanc.

Guide émet un curieux bruit, à mi-distance entre soulagement et angoisse.

*

Ulcérée par la désinvolture d'un public qui ne la méritait pas, Sylvie Lecrut, au mitan de la nuit, avait

¹ L'occasion de rappeler cette blague graveleuse: Madame la Marquise s'adresse à Germain, son majordome de toujours: « Ah! Germain! mon vieux complice – Le vôtre aussi, Madame la Marquise. »

décidé de faire un tour hors de la chambrée – qui sentait trop la testostérone rancie. Elle s'était fait ouvrir la porte par Roberte-la-Molle sous un prétexte quelconque. Dans la salle commune, rebaptisée «salle à vomir» par Clara qui n'avait guère apprécié le «Râgggggoût», elle avisa quelques livres et revues jeté-e-s sur une étagère. Dont un exemplaire d'une revue italienne *Le Alpi*. La photographie d'un mâle plein de suffisance figurait en première page, avec un sous-titre indiquant le nom de l'alpiniste et surtout son occupation sportive: «alpinista». Sur une autre page, un horrible étalon était défini comme «guida». Point d'«alpinisto» ni de «guido» en italien... Sylvie songeait à ce paradoxe: voilà une nation réputée pour abriter d'abominables machos mais qui féminise à tout-va... À la fois lasse de cette journée de marche éreintante et de l'immensité de la tâche qui l'attendait pour réformer le monde de l'alpinisme, elle se laissa choir sur un banc.

Elle s'imaginait déjà professer son savoir dégénéré au pays de Dante quand elle perçut une ignoble odeur qui montait de sous son siège... Elle n'eut pas le loisir de retirer son pied: une mâchoire puissante en entaillait la plante... Une voix grinçante murmura:

– Voyons S. Vous n'êtes donc jamais sérieux? Voilà un fétichisme grotesque! Voire misérable, populaire! Que cette dame chausse des escarpins, des bottes, des godasses aux semelles en caoutchouc! *Warum nicht?* Mais des pieds nus, c'est ridicule...

– Peut-être, mon cher G., mais il se trouve que j'ai faim...

S. avait relâché son étreinte mandibulaire. Ce qui

autorisa Sylvie à lui balancer un violent coup de pied dans la figure. Puis s'asseoir sur son visage et lui donner la leçon :

– Comment ça «un» fétichisme! hurla-t-elle. *Der Fetisch!* traduisit-elle, ayant immédiatement perçu la germanitude des deux étranges créatures qui hantaient le refuge. J'exige *Das Fetish!*

Une étrange complicité naquit entre ces trois créatures aux destins contrariés, d'autant que les alpinistes ressuscités tâtonnaient dans la langue de Molière tandis que Sylvie maîtrisait parfaitement celle de Goethe. Qui, comme chacun sait, possède trois genres: masculin, féminin et neutre. Ce qui exalte et perturbe tout à la fois les «wokistes» allemandes. N'empêche que *Der Fetish* est masculin, et *Das* féminin. Sylvie, tout en tancant les feus psychanalystes étrangement ressuscités par Frank Lapierre, dandinait son fessier en forme de prune rabougrie sur la figure de S. Lequel mordait à tout-va ce qui lui tombait sous la dent. Meurtrissures qui auraient peut-être exalté Roberte mais qui laissaient sa patronne totalement indifférente. En revanche, elle avait conscience que le zombi capté sous sa croupe était un mâle... Et un mâle sans doute partisan d'«un» fétichisme comme son compère, qui regardait la scène en ricanant :

– *Das Fetish!* Ah ah ah !!

– Je vais vous apprendre, reprit Sylvie avec sévérité... *La* fétichisme! *Das* fetish!

Puis, avisant que le sexe de S. semblait durcir et se lever sous les oripeaux – sans doute en souvenir d'une scène identique dans un bordel de Vienne –, Sylvie s'em-

para d'un couteau qui se trouvait là et entreprit d'émasculer le zombi. Ce qui ne se fait pas. Saisi d'une solidarité gourmande, G. arrêta le bras castrateur et entreprit de dévorer le sein de la wokiste en hurlant entre deux mâchoilles :

– Je vous dévore le sein, chère donneuse de leçons, ou « *la* » sein, *äh!*

S., lassé des pratiques inachevées, attaqua furieusement les fesses de Sylvie en grommelant qu'elle avait un cul fort goûteux mais filandreux. Sylvie, à moitié dévorée, suppliait :

– Je vous en prie... « *la* » cul·e, pas « *le* » cul, quelle horreur...

JOUR 2

*Où l'on découvre de bien étranges événements
dans le refuge du Glacier-Blanc. Arrivée d'un
groupe de garçons transalpins.*

Un moment de flottement suit les propos de Roberte. Guide fouille sous un matelas et en sort des piolets, qu'il distribue au groupe (à l'exception des jumelles, qu'il place au centre du dispositif), gardant pour lui un *Edelrid-Riot Hammer II*, très agressif.

– Restons groupés!

Iel ouvre la porte du dortoir. Dans le couloir, pas un étrange en vue, juste un paquet de feuilles dispersées au sol. Guide en prend une, qu'il parcourt d'un œil distrait – et l'autre attentif. «... *inventons donc de nouvelles injures et bannissons les jurons masculins honnis: "ducon" sera remplacé par "delaconne" – exemple: "Eh va donc! delaconne!"*; *"fils de pute" par "fille de ménagère" (afin de ne pas stigmatiser les travailleuses du sexe) – exemple: "Tu me cherches, fille de ménagère?"*»

Interrompant sa lecture, Guide fait signe au groupe de se plaquer contre le mur avant de jeter un œil dans le réfectoire, où les deux créatures, dont l'une se tient l'entrejambe en sautillant, semblent absorbées dans une discussion animée, en allemand: «Je t'assure, le fétichisme féminin est un fantasme masculin.» «Tout au

contraire, le fétichisme masculin est produit par la libido féminine.» Et les deux d'osciller leurs têtes peu banales : «*Nein! Nein! Nein!*» Puis ayant repéré le groupe, le plus proche rugit un «*Râggggggoûteeee!*», nettement féminisé, en l'invitant par de grands gestes osseux à prendre place à une table.

Clara émet une protestation gastronomique :

– Marre du *Râggggggoût* à tous les repas!

– «*Râggggggoûteeee!*», la reprend le serveur en grondant, tout en déposant le plat sur la table.

Cette fois, même les jumelles font la grimace : la viande est filandreuse, avec un arrière-goût indéfinissable...

– C'est curieux, murmure Roberte... Ça me fait penser à ma patronne.

*

Guide décide qu'il est urgent de quitter le lieu : la menace des deux affreuses créatures pèse sérieusement sur le groupe des survivants... Roberte Lecuit ne cesse de pleurnicher. On a beau lui expliquer que sa patronne a peut-être trouvé le bonheur avec les deux gardiens, elle se lamente :

– Sylvie n'accédait à la félicité qu'avec moi... Elle était rude, voire cassante, mais au fond d'elle-même, j'en suis sûre, elle m'aimait.

– Allez ! On s'en va ! la coupe Guide.

Au moment du départ, regroupés sur la plate-forme devant le refuge du Glacier-Blanc, un sentiment d'inachevé flotte sur le groupe... même si la disparition de

Sylvie est un soulagement pour tous, sauf pour Roberte. Clara n'a pas trouvé chaussure à son pied (elle est assez portée sur la podophilie¹). Même ressenti chez Carmina et les jumelles : le lesbianisme, on s'en fatigue parfois. Amir demeure insensible aux avances de la belle Carmina, et Dom a décidé de pleurnicher avec Roberte.

À peine le groupe s'est-il mis en rang derrière Guide qu'une troupe d'hommes émerge du sentier qui monte de l'ancien refuge Tuckett. Une dizaine de garçons d'allure virile, vêtus d'une chemise noire griffée « SPQR », un foulard autour du cou, portant short marron et bottes noires. Ils sont jeunes, la crinière blond vénitien au vent ; entre le short et les bottes, on devine des muscles souples sous la peau ambrée. Amir se précipite pour lécher ces belles jambes bronzées. Il est rudement repoussé.

– Sacrés beaux mecs, murmurent les jumelles.

Tina demande :

– « SPQR », ça veut dire quoi ? Sautons les Pouffiasses aux Q Rétifs ?

Et les jumelles, suivies par Amir, Clara et Carmina, de pouffer discrètement.

– Cessez de glousser comme des dindes ! réplique Guide. Cet acronyme signifie : *Senatus Populusque Romanus* (« Le sénat et le peuple romain ») ; c'était la bannière de la République puis de l'Empire romain. Elle fut adoptée par les fascistes, en veine de légitimité.

Celui qui semble être le chef des identitaires transal-

1 À ne pas confondre avec « pédophilie » : la podophilie consiste en une attirance marquée, voire exclusive, pour les pieds. Les experts enduisent même l'objet de leur passion de diverses matières dont la plus répandue n'est pas le Nutella.

pins, un grand baraqué, s'adresse au groupe *woke* avec mépris :

– Ehi, cosa sono questi disgustosi invertiti? Mi chiamo **Benito**, capito¹?

Les autres membres du groupe font le salut fasciste en criant :

– *Viva il Duce!*

Guide, qui comprend parfaitement la langue de Giorgia Meloni², fait mine de ne pas saisir l'insulte. Les échanges internationaux seront désormais traduits en français pour le confort de *la* lectorat.

Le chef des fachos explique :

– Nous avons choisi ce refuge pour rendre hommage aux grands alpinistes italiens venus dans le massif des Écrins, notamment Angelo Dibona. Nous en profiterons pour y mener notre université d'été, sur le thème : « *Le sport olympique et l'identité nationale, une convergence* ».

– *Viva il Duce! Viva il Duce!* ponctuent en chœur ses camarades, en levant le poing.

Guide affiche un sourire ambigu.

– Entrez! Entrez! Je vous prie. Vous trouverez probablement les gardiens dans la salle commune. Ils sont un peu « vieux jeu », mais sympathiques et, surtout, *germaniques* en diable!

Benito et sa troupe, rassurés par la présence de Germains des montagnes, nécessairement adeptes des idées nazies, pénètrent au pas de l'oie dans l'édifice.

¹ « Eh ! c'est quoi ces invertis dégoûtants ? Je m'appelle **Benito**, compris ? »

² Pourquoi toujours faire allusion à Dante, que personne ne lit, pas plus que Goethe ou Cervantès pour citer d'autres frontaliers ?

Guide rassemble son groupe et fait un topo assez précis de la situation.

– Ces jeunes gens viennent ici pour leur université d'été. Ce sont des néofascistes, arrogants et racistes. Je ne vous cache pas que je hais ce *genre-là*. Mais nous pouvons tenter de dialoguer avec eux. Maintenant que la professeure Lecrut a disparu, il pourrait être intéressant de confronter les points de vue de ces mâles surtestostéronés et ceux développés par votre groupe...

– Bah..., intervient Roberte en reniflant. C'était surtout Sylvie... euh... je veux dire Madame la Professeure Lecrut... qui maîtrisait le sujet. Nous l'avons suivie pour d'autres motifs (elle se tourne vers la tendre Dom et lui tient la main)... Bien sûr, j'ai là le dossier de ses exposés... J'ai l'habitude de son travail; s'il manque une feuille ou deux, je pourrai toujours compléter.

– Néofascistes? interroge Noura (à moins que ce ne soit Tina) en se mordillant la langue. Qu'est-ce au juste? Moi, je les trouve croquants...

– Si je vous prends à tourner autour, rétorque Guide, je vous donne la fessée!

Les deux diabolitines font mine de s'enfuir en poussant des cris d'effroi.

*

Ayant parlementé avec les néofascistes, Guide revient vers le groupe.

– Ils sont d'accord pour confronter leur *praxis* avec la vôtre. Je servirai d'interprète. Restons vigilants tout de même: nous avons d'un côté les étranges créatures – des

zombis, je pense – qui hantent le refuge et, de l'autre, ces garçons qui ne sont pas des enfants de chœur.

Le groupe *woke* pénètre dans la bâtisse à la suite des Transalpins. En l'absence des deux horreurs, invisibles, Tina et Noura proposent de faire le service. Minaudant devant ces mâles excitants, elles leur servent de la limonade. Prenant des poses, elles exposent leurs jeunes seins, mis en valeur par des décolletés avantageux. La troupe en chemise noire semble indifférente.

Clara entreprend un exposé qui, pour surprenant qu'il soit, éveille l'intérêt du public.

– Chers amis, chères amies, che·é·rs·es ami·es, je vous devine étonnés·es : ces mâles vous traitent avec mépris car vous êtes de vrais êtres humain·es revendiquant leur diversité dégenrée ; de plus, ils semblent surtout s'intéresser à Amir...

– Hélas ! s'écrient en chœur les jumelles, tandis que Dom rougit.

Amir s'étonne :

– Ah bon ? Ils nous méprisent alors qu'en fait ils sont gays ? Je ne comprends pas... (Il se passe une langue gourmande sur les lèvres.) Je dois dire qu'il y en a de sacrément sexy dans la bande...

Clara poursuit sans tenir compte de ces interruptions :

– Ils sont attirés par les hommes, mais ils s'en défendent...

– Les militaires et les scouts, c'est normal que ça se défende, ça ne peut pas toujours attaquer, grommelle Carmina, que cette discussion agace. Elle ne supporte pas l'idée que des fachos racistes puissent draguer Amir.

– Tout ça est du domaine de l'inconscient, poursuit

Clara. Quand on est attiré par les garçons, on choisit un métier où il y a des hommes: voilà pourquoi la plupart des militaires sont gays, même s'ils s'affichent *surhétéros* – surtout! Et voilà la raison pour laquelle les infirmières sont souvent lesbiennes: majoritairement un métier de femmes.

– Théorie intéressante... l'interrompt Carmina – qui, dans le civil, est infirmière dans une clinique privée – en se mordillant les lèvres.

– Et les enseignants en école primaire? Tous pédophiles... intervient Guide en haussant les épaules.

– Et les guides? tous fornicateurs avec leurs clientes? réplique Amir avec dépit.

Guide prend un air sombre:

– Je me moque de leurs mœurs, mais pas qu'ils soient néofascistes! Mon grand-père est mort assassiné par des fachos en 1932... qui provoquèrent une diarrhée mortelle.

– Assassiné à coups de diarrhée? s'étonnent en chœur les stagiaires – à l'exception de Roberte, qui roucoule dans les bras de Dom.

– Les fascistes obligeaient leurs opposants à ingérer de l'huile de ricin, explique Guide. Les pauvres en étaient réduits à se chier dessus, à la grande joie des fanatiques de Mussolini... C'était leur façon de torturer, assez ignoble et humiliante, mais rien par rapport aux SS nazis... Pour mon grand-père, ils avaient forcé la dose, et il est mort déshydraté. Raison pour laquelle ceux-là vont payer!

Il pointe du doigt les chemises noires qui sirotent leurs limonades. Benito s'est collé à Amir. Il susurre au beau black qu'il lui plaît *terribilmente*, mais que, en tant

que chef néofasciste, il se doit d'être raciste, même si c'est stupide.

– *Mi piaci, ma noi, neofascit, i dobbiamo essere razziști, è stupido...*

Son manège n'échappe pas à Carmina, qui s'est rapprochée...

*

La première séance de confrontation idéologique a lieu l'après-midi, après le repas, toujours constitué de l'unique plat de *râggggggoûteeee*. Roberte a retrouvé dans les papiers de sa patronne un fragment de la grammaire réformée, un point (ou plutôt : «une pointe») central-e dans le travail de Sylvie Lecrut. Elle l'affiche sur la porte du refuge :

***Sylvie Lecrut: tableau (simplifié)
des nouveaux pronoms (ci-contre)***

Note de Sylvie Lecrut: l'apparition récente du pronom «iel» pour dégenrer la grammaire m'a encouragée à prolonger la démarche par ce tableau, nécessairement évolutif-ve. J'ai distingué par la barre de fraction, quand c'était nécessaire, les COD des COI.

<i>Personne</i>	<i>Masculin</i>	<i>Féminin</i>	<i>Non-genré</i>
1 ^{re} personne singulier sujet	Je	Je	Jee
1 ^{re} personne singulier réfléchi	Me	Me	Mee
1 ^{re} personne singulier complément	Me	Me	Mee
1 ^{re} personne singulier tonique	Moi	Moi	Moïje
2 ^e personne singulier sujet	Tu	Tu	Tue
2 ^e personne singulier réfléchi	Te	Te	Tee
2 ^e personne singulier complément	Te	Te	Tee
2 ^e personne singulier tonique	Toi	Toi	Toïtu
3 ^e personne singulier sujet	Il	Elle	Iel
3 ^e personne singulier réfléchi	Se	Se	Ielle
3 ^e personne singulier complément	Le / Lui	La / Lui	Laluie
3 ^e personne singulier tonique	Lui	Elle	Luille
3 ^e personne singulier indéfini sujet	On	Onne	Onne
3 ^e personne singulier indéfini tonique	Soi	Soie	Soie
3 ^e personne singulier indéfini réfléchi	Se	Se	See
1 ^{re} personne pluriel sujet + tonique	Nous	Nousses	Nousses
1 ^{re} personne pluriel complément	Nous	Nousses	Nousses
2 ^e personne pluriel sujet + tonique	Vous	Vousses	Vousses
2 ^e personne pluriel complément	Vous	Vousses	Vousses
3 ^e personne pluriel sujet	Ils	Elles	Ielles
3 ^e personne pluriel réfléchi	Se	Se	Sees
3 ^e personne pluriel complément	Les / Leur	Lesses / Leures	Lesses / Leures
3 ^e personne pluriel tonique	Eux	Elles	Euxelles
Duel	Nous deux	Nous deuze	Nousse-nousse

Les jeunes Italiens s'esclaffent, après que Guide leur a traduit, non sans mal, les innovations lexicales de la Lecrut.

– Ouh la la! C'est bien compliqué tout cela! En italien, tout est simple:

	Singulier	Pluriel
1 ^{re} personne	<i>io</i> sono (je suis)	<i>noi</i> siamo (nous sommes)
2 ^e personne	<i>tu</i> sei (tu es)	<i>voi</i> siete (vous êtes)
3 ^e personne	♀ <i>lei</i> / ♂ <i>lui</i> è (il/elle est)	♀♂ <i>loro</i> sono (ils/elles sont)

Pas la peine de se passer la rate à l'huile de ricin¹!

Les deux zombis, intéressés par cette joute linguistique impromptue, s'approchent. Les jeunes Italiens ont un mouvement de recul en découvrant les horribles stigmates de leur séjour dans le glacier: des lambeaux de chair pendouillent, la peau du visage laisse deviner des zones osseuses de plus en plus larges. Les dents, bien aiguisées, font en permanence un bruit de mastication. Sans oublier l'odeur, épouvantable mélange de sueur, de crasse, de mort et de *Fromitouyou*.

– Qui c'est ceux-là? s'étrangle Benito, le chef des néofascistes.

– Les gardiens du refuge, très sympathiques, répond Guide... très *germaniques*. De plus, versés dans les arts culinaires et psychanalytiques, précise-t-il.

Benito ricane:

¹ Voir page 51.

– La psychanalyse, c’est un truc de juif pour draguer les gonzesses.

Le bruit masticatoire se fait plus prononcé. S. et G., qui ont *digéré* les préceptes lecrutiens, ne ratent pas une occasion de défendre leurs théories délirantes mais contradictoires. Le débat porte sur le plat du soir.

– Pas *il* minestrone, mais *la* minestrone, avec *la pasta*, déclare G. Pas *le* subconscient, mais *la* subconsciente, nichée entre *la* ça et l’archétype...

– *Nein! Nein!* rétorque S. *La* panettone est *la* syndrome de *la* vécue de l’enfante dans l’intérieure de sa mère, telle une brioche sucrée...

*

Subrepticement, les jumelles se sont rapprochées d’un jeune Italien, qui semble un peu perdu dans cette assemblée d’affreux jojos. Par des chuchotements échangés, elles apprennent que Romeo, dont les boucles brunes mettent en valeur de magnifiques yeux bleus, a été forcé par ses parents, de riches industriels padaniens, à participer à ce groupe sous prétexte que cela lui mettrait du plomb dans la cervelle, qui a tendance à s’échapper vers les contrées soyeuses de la poésie et des rêveries adolescentes. Les trois jeunes font un pacte muet : *fuck* le wokisme! *fuck* le néofascisme! Vive la liberté et l’amour...

Profitant d’un échange de points de vue un peu rude, ils s’éclipsent et s’enferment sans faire de bruit dans une chambre. Tina et Noura se jettent en riant sur le jeune Romeo, qui parle un français parfait avec un accent

exquis. En un tournemain, le fripon se trouve débarrassé de ses habits, les jouvencelles itou. Elles découvrent, entre deux baisers langoureux et trois soupirs aspirés, que non, décidément, tous les hommes n'ont pas la même conformation que Guide; quoiqu'un peu déçues, elles s'emparent du jeune sexe bien roide, «une bibite de première classe» selon Tina, et, après avoir essayé d'en réduire le volume par un travail de succion prolongé et alterné, elle se l'enfourment dans leurs cavités, selon un ordre défini par Tina: dix coups dans le con de Tina, dix coups dans celui de Noura; dix coups dans le cul de Tina, dix coups dans celui de Noura; puis dix coups dans leurs bouches respectives. Et cela dure...

Au point que, quand ils reprennent leurs esprits, le crépuscule est tombé et le froid de la nuit avec.

Ils se rhabillent en vitesse et parviennent à la salle commune en même temps que les autres membres du groupe *woke* qui ont participé au séminaire croisé (de son côté, le trio a plutôt pratiqué un «séminal» croisé). Un silence étrange règne dans la salle: les jeunes Italiens sont absents, si l'on excepte Romeo, encadré par ses amoureuses.

Les affreux cuistots sortent de la cambuse avec une marmite bien pleine, qui fleure bon la tomate et le pesto:

– *Stufffatto!* hurlent les gâte-sauces à l'attention des convives.

NUIT 2

*Les zombis psychanalystes et les néo-zombis
fascistes encerclent la chambre-refuge.*

Le repas achevé («Délicieux!», se régalaient Tina et Noura, embrassant à pleine bouche le jeune Romeo, si bien qu'il est difficile de savoir si elles évoquent le ragoût ou les tortillements de langues alternés, voire conjoints), Guide fait entrer son groupe – ainsi que le jeune Romeo, après une négociation convaincante des jumelles – dans la chambre-forteresse.

Il est temps! Des grattements ponctués de jurons en allemand et d'objurgations en italien: «*Sors de là, mon petit Romeoooooo! Je vais me régaler!*» signalent une attaque concertée des zombis germaniques et, visiblement, de néofascistes italiens non transformés en *stuff-fatto*. Romeo se blottit entre Tina et Noura, qui le rassurent de leur mieux, c'est-à-dire par des mouvements coordonnés de leurs jolis corps: reptation synchronisée, léchage intégral, bibite-succion à deux bouches et autres fantaisies qui leur passent par la tête. Amir, par une technique d'approche subtile, parvient à se lier au trio, si bien que Guide a bien du mal à démêler les tenants et aboutissants pour exposer son plan de bataille.

– Nous allons visiblement affronter une coalition germano-italienne. Quel qu'en soit le motif, je vous

interdis de quitter cette pièce avant le lever du jour. J'ai disposé une cuvette dans un coin pour les petits besoins pressants.

Dom lève un doigt timide :

– Et pour la grosse commission ?

Guide a l'air embarrassé :

– Retenez-vous !

*

Plus facile à dire qu'à faire, hélas !

Au mitan de la nuit, des plaintes et des borborygmes s'élèvent des matelas – à l'exception notable d'un groupe indistinct mais parfaitement identifié : quatre jeunes corps bronzés et musclés, enchevêtrés et luisant de sueur et d'autres sécrétions naturelles.

– Je n'en peux plus, chuchote Dom, dont le ventre gargouille sous la caresse apaisante de Roberte. Il faut que j'aille déposer mon offrande.

Roberte est émue de la métaphore, mais terrifiée à l'idée que sa chérie quitte la chambre forteresse. Les borborygmes se font plus pressants.

– Je t'en supplie, aide-moi...

Roberte ouvre la fenêtre de la chambre et aide la pauvre Dom à glisser son gros derrière à l'extérieur, lui tenant les bras pendant cet exercice périlleux. Des bruits de vidange intestinale égaient un instant la nuit étoilée, avant qu'un cri de douleur suivi d'une extraction complète et non désirée du corps de Dom ne vienne mettre un terme à l'épisode... et à la vie de la transgenre en formation.

Guide, réveillé par le cri, se jette de son bat-flanc et, muni d'un piolet *Black Diamond Viper*, court à la fenêtre prise d'assaut par de jeunes bras encore non décharnés. Il pousse dans un coin Roberte, qui sanglote toutes les larmes de son corps, puis fend un crâne romain qui s'encadre dans l'ouverture. Une sorte de béchamel à l'odeur d'huile de ricin s'écoule de la plaie. L'affreux est déséquilibré et retombe dans la nuit en hurlant : « *Porco e merda! Mamma mia!* »

– Romeooooo! Romeooooo! scande une voix d'outre-tombe. Rejoins-moi, je te ferai connaître les vraies délices de l'ammmmouuuurrrrr (« *ammmmmmorrrrrre* »). Amène ton cul et ton petit diable guinéen, que je m'en régale aussi!

C'est Benito, le chef de la bande, qui roucoule ainsi. N'étant plus tenu à une posture hétéro, il laisse libre cours à ses appétits homo-cannibales.

Deux voix germaniques percent la nuit :

– Je vous l'avais dit, G. Le désir homosexuel est un amour excessif de la mère qui ne peut se réaliser et que l'enfant devenu homme transfère sur un individu de même sexe, en une sorte de fusion orgiaque du Moi et du Ça...

– Balivernes! répond G. d'une voix caverneuse. On n'a jamais prouvé que le Moi et le Ça étaient distincts : comme je l'avance dans mon ouvrage *Widerlegung des tiefsten Selbst*¹, que vous avez toujours méprisé, j'envisage plutôt une sorte de trinité de l'inconscient entre le Moi, le Ça et le Surmoi, dont la Trinité chrétienne ne serait qu'un avatar précurseur.

¹ *Réfutation du Soi le plus profond* (voir note page 15).

Entre deux gloussements éraillés, S. rétorque :

– C'est n'importe quoi ! La Trinité ! Et pourquoi pas la *Quintunité* ! comme le suggère le docteur Panizza¹ dans un ouvrage récemment paru, qui a fait grand bruit.

Tandis que les deux zombis psychanalystes s'écharpent sur d'obscurs points de doctrine, Guide refoule à coups de piolet les assaillants, mais se sent faiblir. Heureusement, Amir, qui s'est désengagé non sans difficulté du délicieux magma corporel de ses partenaires, vient à la rescousse : à l'aide d'un piolet droit au long manche, qu'il a soustrait en cours de soirée au décor de la salle commune, il pique à travers la fenêtre les têtes italiennes, perforant ici un œil dont s'écoule une gelée brunâtre, là une poitrine naguère dotée de jolis pectoraux à picorer... Dans l'enthousiasme de la mêlée, il se penche un peu trop pour tenter d'embrocher Benito qui, tel Napoléon à Waterloo, se tient un peu à l'écart de la bataille, un sourire narquois éclairé par des yeux phosphorescents et veinés de vert... Hélas ! Amir est happé par les affreux et, sous les yeux horrifiés de Guide, se fait dépecer en quelques secondes... Profitant du barbare festin, Guide parvient à refermer la fenêtre, tandis qu'un coup de vent fait voler dans la pièce une feuille de papier.

À la lueur de la frontale, Guide déchiffre un fragment de la prose wokiste de la professeure Lecrut.

« ... En attendant d'avoir éradiqué le mâle, dominé ou dominant, tentons d'expérimenter des modes de survie où l'affreuse liqueur séminale n'entrera pour rien – ni dans la grotte sacrée d'ailleurs. Dans un laboratoire secret, il semble-

¹ Oscar Panizza, *L'Immaculée Conception des papes*, Jean-Jacques Pauvert, 1971. L'édition originale de ce pamphlet sarcastique parut en 1893.

rait que des biologistes aient réussi à retrancher le gène mâle de la chaîne ADN de l'être humaine : ainsi, en assurant une reproduction strictement féminine, nous transmettrons enfin des gènes purifiés (ou plutôt : purifiées) à nos descendantes. »

JOUR 3

*Arrivée d'un nouveau groupe: la team de
la Start-Up Nichonne en plein rebuilding.
La pression se fait au bar et dans la chambre,
assaillie de toute part.*

– Je me demande depuis le début s'il est génial ou totalement barré...

– L'un n'empêche pas l'autre... Au contraire...

Gérald, alias Gégé, et Bruno, dit Nono, partis devant, font la pause en s'adonnant à leur exercice favori: dire du mal des autres, et en premier lieu du *big chief*, qui aime se faire appeler *CEO*¹ *Imperator* – culture managériale américaine mâtinée de nostalgie pour l'Empire romain. Après, ils parlent cul, surtout Nono, qui a une passion dévorante pour les trous de la même espèce.

– Tu crois qu'elle a un renflement brun qui se dilate bien, Shéhérazade? poursuit-il en désignant la grande brune qui gravit le sentier du glacier Blanc en escarpins Louboutin et tailleur Dior, avec élégance mais non sans difficulté.

– En tout cas, elle a de jolies cuisses et elle sait les montrer. Je me demande si *Imperator* se la farcit, réplique Gégé en ricanant.

¹ *Chief Executive Officer*. Président-directeur général en français; chef de la *Start-Up Nichonne*.

La dénommée Shéhérazade a troussé sa jupe étroite assez haut au-dessus du liseré en large dentelle de ses bas noirs. À seule fin de gravir le raide cheminement. Elle rejoint les deux médissants :

– J’ai tout entendu, bande de cloportes ! Feriez mieux de nous dire enfin ce qu’on fout là au lieu de vous branler les neurones à défaut d’autre chose... Comme si vous ignoriez que Manuel *Imperator* préfère les vieilles. Ou les mecs, on n’en sait rien...

– On fera le *brain storming* quand toute la *team* sera réunie, balbutie Gégé. Et c’est Gab qui établira le *time schedule* pour le *business development*. M’étonnerait qu’on s’attarde sur les mœurs du *CEO*... En revanche, Gab (Gabriel-Marcel de Saint-Amour pour l’état civil, le *Chief Executive Prime Minister*¹) va peut-être nous expliquer pourquoi Manuel *Imperator* a *fired* le *pool* directiorial pour *remake* une *executive team*...

Sur le T-shirt de Gégé face recto, avec auréoles de sueur préimprimées, on peut lire : *I’m a winner* ! Ce que l’on peut interpréter soit comme une faute de typo, soit comme un subtil jeu de mots entre *winner* (gagnant) et *wine* (vin), ce que semble suggérer le verre de vin rouge à moitié plein – ou à moitié vide – juste sous le slogan. Au verso, la reprise d’une affiche de Mai-68 avec un céeresse matraque levée – sauf que la matraque est devenue un godemiché – accompagnée du slogan « *I fuck your ass* », que nous ne traduirons pas tellement c’est vilain.

– C’est bien ce que je disais, reprend Nono : faut être assez barré pour *firer* l’*executive team* tout en l’envoyant en

1 Ce grade n’existe pas dans les organigrammes des multinationales, mais ça flatte la gonflette égocentrique de Gab.

haute montagne pour une *motivation acting*. Et pourquoi en refuge? *Poor* Gab qui pousse le gros Riton au cul...

Gab, un petit jeune homme estampillé ENA (École pour les Nuls Arrivistes) en veste cintrée, ahane comme un phoque des glaciers pour faire progresser Riton, 1 m 80, 120 kg... Amelia et Chryssie ferment la marche en batifolant. Personne n'accorde la moindre attention à ces créatures à la fonction aussi obscure que mystérieuse – mais sportives –, qui cueillent des lys martagons tout en sautillant sur le sentier en minishort. Dans leur dos, on les nomme les *cruchsex*.

L'ensemble de l'*executive team* dissoute-ressoudée fait une pause près du refuge Tuckett (le refuge « Quéquette », se marre Nono avec force clins d'œil à Gégé). Gab sort sa tablette numérique et la tient au-dessus de sa tête, l'agitant de gauche à droite puis de droite à gauche.

– Merde! Pas de réseau dans ce coin paumé... Heureusement, j'ai imprimé mon *abstract*.

Il se gratte discrètement les couilles: le pantalon Armani, c'est pas l'idéal pour un *motive trek* en montagne, il en a conscience. Puis il regroupe son troupeau tel le bon berger et le contemple d'un œil velouté.

– *Dear friends*. Notre *CEO Imperator* bien-aimé, comme vous savez ne pas l'ignorer, a décidé de dissoudre notre *executive team*, nous-mêmes donc, afin d'en constituer une autre qui *buildera* le *business plan* pour *optimize* la *Start-Up Nichonne*¹. Faute d'*applicants* convenables, il nous a reconduits dans nos fonctions. Le but de ce *team building*? *Altius, bizness plus, winner plus plus!*

1 Ou « *Nation* » prononcé à l'anglo-saxonne. Avec le vent, difficile de faire la part des choses.

Et le Gab de s'esclaffer de son bon mot.

– *We are...* hurle-t-il, attendant la suite: *winners! winners!* scandé par le groupe ressoudé comme un slogan nazi à Nuremberg.

Mais silence... L'un essuie la sueur qui lui coule sur le visage avec un bulletin électoral ramassé sur le sentier. L'autre cherche l'inspiration en reniflant des substances stimulantes tout en cachant le flacon d'une main. Les *cruchsexy girls* font des abdos sur l'herbe.

– Bon, hum... Je vais vous distribuer les fiches mémo que j'ai rédigées avec Manu juste avant de partir.

Il fait passer quatre feuillets à l'équipe. On peut y lire le gloubi-boulga habituel aux séminaires de *team rebuilding*:

Il existe quatre styles de management.

– Le **management directif** est également connu sous le nom de style autoritaire. Le manager dirige l'équipe de manière stricte et prend des décisions unilatérales. Le management est vertical: le manager définit clairement les objectifs, les tâches à accomplir et la manière de les exécuter. L'autorité est centralisée. L'exécution des tâches est strictement contrôlée. Le manager est le véritable gestionnaire de l'équipe. En revanche, il peut parfois être perçu comme un «petit chef» incapable de déléguer et avide de pouvoir. Ce comportement managérial peut entraîner un manque d'implication et de créativité de la part des collaborateurs. *C'est mon préféré; de toute façon, la créativité, c'est moi...* (Note de Manuel *Imperator*.)

– Le **management persuasif**, parfois appelé mana-

gement paternaliste, se distingue par son approche plus collaborative et persuasive. Il vise à influencer les membres de l'équipe à adhérer à une vision commune et favorise la prise de décision collective en encourageant les membres de l'équipe à participer au processus décisionnel. Le manager cherche à influencer plutôt qu'à imposer. Ce comportement managérial favorise l'engagement des membres de l'équipe et renforce le sentiment d'appartenance. Il s'avère essentiel de mobiliser les collaborateurs autour d'une vision partagée ou d'objectifs communs. *Couillonade! Perte de temps! Ceux qui ne sont pas contents de Moi n'ont qu'à traverser la rue!* (Note de Manuel Imperator.)

– Le **management participatif** est souvent appelé style démocratique, ou management consultatif. Le manager implique activement les membres de l'équipe dans le processus de prise de décision : il favorise la collaboration, la consultation et l'intelligence collective par une communication ouverte ; une répartition claire des rôles au sein de l'équipe ; une implication des collaborateurs dans la décision ; une ambiance de travail fondée sur la confiance et l'engagement mutuel. C'est une source de motivation. Ce mode de gestion d'équipes est particulièrement efficace dans les environnements en transformation, où la prise de décision doit être à la fois rapide et partagée. *Ça serait bien d'en mettre dans la nouvelle équipe, pour la motivation...* (proposition de Gab)... *Un peu, mais pas trop, faut pas qu'ils se haussent trop du col, surtout le Gégé, qui aimerait bien devenir Calife à la place du Calife...* (Note en réponse de Manuel Imperator.)

– Le **management déléгатif**, souvent qualifié de style «laisser-faire», constitue le dernier des quatre styles de management. Il se caractérise par une approche où le manager délègue une grande partie de son autorité et de ses responsabilités aux membres de l'équipe. Les collaborateurs jouissent d'une grande autonomie pour prendre des décisions et gérer leur travail au quotidien. Ce type de management favorise le développement des compétences et de l'autonomie des collaborateurs; il renforce leur sentiment de responsabilité, et stimule la créativité en permettant à chacun de prendre des initiatives¹. *On pourrait s'en inspirer pour la Team 2.0? (Suggestion de Gab.) C'est nul! J'ai essayé avec la team I.I.I.I, ça ne marche pas: trop d'ego chez les ašticots! (Note de Manuel Imperator.)*

Nono se tourne vers Shéhérazade qui, assise en position du lotus sur un bloc erratique, médite la parole impériale... Il sort sa langue pour mimer une feuille de rose.

– Tu préfères la baise persuasive ou le cul participatif?

Gégé se marre. Claques dans le dos. Haussement d'épaules de Shéhérazade, qui en a entendu d'autres. Les deux couillons ont les yeux rivés sur l'entrejambe de la belle quadra, dont on devine le buisson ardent, souligné par la dentelle noire d'un mini-string ultrachic et embué.

– Profitez bien de la vue, les cloportes, car vous n'entrerez jamais au paradis de la Sublime Vulve, vous êtes trop cons.

¹ Source: <https://www.opentransition.fr/ressources/blog/4-styles-de-management>.

Les deux recalés boudent et tripotent leurs escarpins vernis. Le groupe s'ébranle et atteint le dernier raidillon menant au refuge du Glacier-Blanc ; la *team* s'affale sur l'esplanade. Riton file aux toilettes en se tenant le bide. Amelia et Chryssie font des assouplissements sur les dalles de granit, polies par le glacier quelques millénaires plus tôt. Gab, face à la troupe, reprend la parole :

– J'espère que vous avez médité les propositions de Manuel ? L'objectif de notre *team building* est de choisir quelle forme de management nous allons opérer dans le *prospective positive schedule* à venir.

Silence – avec signes d'essoufflement pour certains – brisé soudain par un grognement guttural. Tous les regards se tournent vers Riton, qui sort des toilettes, flageolant. Ses yeux, jadis d'un bleu vif, ont tourné au blanc laiteux ; un filet de bave noire coule de sa bouche entrouverte.

– Qu'est-ce qu'il fout, ce con ? lance Nono en ricanant. Une blague ou quoi ?

Le grognement de Riton se transforme en râle discourtois. Il se jette sur Gégé, ses mains griffant l'air.

– *Shit!* Qu'est-ce qui te prend, Riton ? crie l'agressé en tentant de se dégager... T'as bouffé du méchant-long¹ ou *what?*

Nono se précipite pour soutenir Gégé, qui tente de maîtriser Riton ; malgré sa cellulite, ce dernier semble animé d'une force surnaturelle. Les *Cruchsex* abandonnent leurs étirements et se précipitent :

– Riton, lâche-le ! crie Amelia en l'agrippant par les couilles.

¹ Private joke *Start-Up Nichonne* assez obscur.

Elle sait d'expérience que cette manœuvre, dite *bowls capture*, calme habituellement les mâles les plus vigoureux, surtout si l'on fait pénétrer les ongles durcis par le vernis bien profond dans les aumônières à foutre. Mais Riton, avec une force décuplée, la repousse violemment ; Amelia tombe à la renverse et cogne durement la tête contre le granit de l'esplanade. Shéhérazade cherche du regard une arme quelconque. Elle est fan de la série *The Walking Dead* : les mœurs des zombis n'ont aucun secret pour elle – et elle a compris toute l'horreur de la situation en un battement de ses jolis cils. Elle attrape un piolet des années soixante, le Charlet-Moser utilisé la nuit d'avant par le pauvre Amir, à la pointe maculée de substances non identifiées, et crie :

– Poussez-vous ! Je vais lui éclater la tête !

Gab, paralysé par la peur, tente de rassembler ses pensées. Il se doit de prendre le contrôle de la situation :

– Riton, *keep cool, man* ! crie-t-il dans une tentative de CNV¹ mâtinée de management persuasif (*fiche numéro 2*).

But it's real life ! Le gros Riton est en passe de se transformer en une sorte de Hulk des glaciers, grognant et faisant claquer ses dents proéminentes. Shéhérazade s'approche par derrière, brandissant son piolet. D'un coup précis et puissant, elle abat sur la tête de Riton l'instrument forgé à la main dans le célèbre atelier de la maison centenaire. La pique du piolet s'enfonce de vingt centimètres dans le crâne, faisant jaillir un geyser de gelée rosâtre. *Poor* Riton s'effondre ; son corps devient mou, inerte, tandis que la gelée rose s'écoule de la blessure

¹ Communication non violente.

avec un chuintement désagréable – et une odeur épouvantable!

– Il aurait pu se laver les dents! maugrée Gégé en se pinçant le nez.

La troupe, en plein *astonishment*, garde les yeux fixés sur celui qui fut un ami, un souffre-douleur, un *dick*, un *looser* (cochez la case qui vous convient). Au ralenti, comme au cinéma, le crâne se fend en deux et la purée rosâtre se répand sur le granit avec un glouglou sardonique.

– C'est quoi, ce délire? demande Nono, blême comme son hachélème (il n'a dit à personne qu'il crèche dans une habitation à loyer modéré du côté de Bercy). De l'*acting poetry*?

L'*acting poetry* est très à la mode dans les séminaires d'EIR (*enterprise identity rebuilding*) – un acteur se fait passer pour un collègue et se lance dans une impro où tout est permis: faire caca par terre, tripoter les seins des gonzesses (technique dite *breast trap*), insulter les *team brothers*, etc.

– Rien qu'un putain de zombi! explique Shéhérazade en reprenant son souffle et en essuyant le piolet sur la doudoune bleue toute neuve de feu Riton.

Gab sautille sur place de perplexité et secoue la tête:

– Euh... Shéhérazade, ce n'est pas une raison pour être vulgaire! Gardons notre *cold blood*. On doit intégrer ce qui vient de se passer à la réflexion générale sur l'évolution de la *Start-Up Nichonne* dans le cadre du dispositif *Remotive team* préparé par Manuel.

– C'est tout vu! rétorque la belle brune en haussant ses épaules bronzées: zombi! zombi! zombi! Faut juste

savoir si c'est un cas isolé ou si d'autres parmi nous ont été infectés...

La tension est palpable, même si toute menace immédiate est écartée: Riton, qui traînait sur le chemin à la montée, semble le seul à avoir été zombifié. Même les deux « cloportes » ont ravalé leur fiel naturel, encore choqués par le drame.

– Eh les *mens*! poursuit Shéhérazade avec cette familiarité qui, contrastant avec son élégance affectée – elle est née dans le 9-3 –, contribue intensément à son charme. Vous vous souvenez du type qu'on a croisé un peu plus bas? Il avait l'air bien *soap* et il a discuté avec Riton.

– Le beau mâle au look italien? gloussent Amelia et Chryssie en chœur.

– *Zarbi* je dirais, et je m'y connais en mecs... Eh! regardez! c'est l'Italien, avec trois autres zombis!

Shéhérazade montre du doigt Benito qui coupe l'accès au sentier de descente. Avec trois acolytes patibulaires, qui balancent les bras en poussant des grognements italiens inintelligibles et en bavant une sorte de morve fluorescente et jaculatoire.

Gab interpelle Benito et désigne le cadavre de Riton:

– Cher Monsieur, bonjour. Il semblerait que vous ayez rencontré sur le sentier notre ami ici prématurément défunt à la fleur de l'âge. Vous nous suivez?

– Absolument. Et je dois avouer que ce gros lard était appétissant, rétorque Benito en purléchant ses canines bleuâtres, son regard vitreux animé de reflets inquiétants et ses doigts crochus comme des serres se contractant spasmodiquement. Une rencontre inespérée alors que je

me promenais avec quelques amis pour récupérer après une nuit agitée...

Shéhérazade tend son piolet à Gab :

– C'est toi le *delegate chief*, hein ? Alors, éloigne-moi ce zombi... À mon avis, c'est un exemplaire tout neuf, récemment contaminé, mais déjà très doué pour montrer les crocs. Pire que ceux de la *City*. Autant les vampires ont peur de l'ail et des miroirs, autant pour les zombis il suffit de leur ravager la tronche et de détruire leur cerveau pour que *bye-bye for ever*... T'as qu'à voir ce qu'il reste de Riton...

– Tu crois ? balbutie Gab, qui tient maladroitement le piolet.

Malgré sa trouille, il avance vers Benito tout en marmonnant : « Je suis le *manager* par procuration, je suis le *manager*... C'est à moi d'assurer la cohésion de la *team* pour ressouder les liens afin d'améliorer les courbes de performance (*fiche 3, management participatif*)... »

Gab lance mollement le piolet vers Benito. Le néo-zombi esquive le coup facilement et se carapate vers le refuge en ricanant.

– Bande de nazes¹ !

Gab tente de reprendre la situation en main. Il ramasse le piolet et se tourne vers la *team* :

– *First*, si ce type est un zombi malgré son côté michelangelesque, par mesure de sécurité je charge Shéhérazade, munie de cet instrument bizarre (il désigne le piolet), de le surveiller de près. *Two* : le pauvre Riton a été contaminé sur le chemin, quand il traînait à l'arrière.

1 Ou « nazis », ou « nasiques » ? Le propos est confus et, de plus, perturbé par une chute inopinée de séracs.

Et son envie pressante a probablement exacerbé sa transformation. *Three...*

Un jeune homme sort par une fenêtre, prenant soin de ne pas se faire repérer par Benito et ses zombis-collabos. Il s'enquiert timidement de la raison qui amène le groupe sapé Armani au refuge du Glacier-Blanc.

– Ouahh! s'écrie Amelia, il est encore plus sexy que l'autre: même zombifié, je le mange!

– *Buongiorno*, bégaie le jeune homme tout en rosisant sous le compliment de la *crushsexy girl*. L'horrible type qui a zombifié votre copain s'appelle Benito. C'est le chef d'un groupe néofasciste qui s'est fait mordre – sauf moi, mais je ne suis plus fasciste – par deux zombis psychanalystes germaniques. Benito a vu votre groupe monter par le sentier. Je l'ai entendu crier: «*Tutti gli stronzi sono buoni da mangiare*», ce qui veut dire... euh... qu'il veut vous transformer en pâtée pour chien. Une histoire un peu longue à raconter. Moi, je m'appelle Romeo et je me suis réfugié avec des amis dans une chambre. La nuit tombe... Suivez-moi en vitesse.

En effet, le soleil vient de disparaître derrière les Sagnes et, tandis que l'ombre s'abat soudainement, des créatures oscillantes et terriblement malveillantes se présentent sur le seuil du refuge. La troupe *Start-Up Nichonne* prend ses jambes à son cou et se précipite à la suite de Romeo vers la fenêtre salvatrice... Hélas trop tard pour Gab, resté en arrière avec le piolet. Il est happé par deux malfaisants, un Viennois et un Padanien: «*Vegan is no good*», marmonne le Padanien, déçu, en globish, tout en déchiquetant un avant-bras maigrelet. «Le ça est souvent moins bon que le soi», tente de le rassurer

en français hésitant son collègue germanique en grignotant une main ornée d'une chevalière.

Dans la chambre, Romeo fait les présentations : les jumelles, plus diaboliques que jamais ; Guide, hiératique et vigilant ; Roberte, qui ne cesse de sangloter ; Clara et Carmina, furieusement belles et décidées à en découdre. Shéhérazade, qui a pris la tête de la *Start-Up Nichonne*, présente ce qui reste de la *team* : Gégé, *Security Manager* ; Nono, *Business Plan Officer* ; Chris, du *Green Washing* ; elle-même du *Cultural Power*.

– Et les deux pouffiasses ? interroge Tina.

– Ce sont des faire-valoir... On ne connaît pas leurs fonctions précises – c'est Manuel *Imperator* qui les a nommées –, mais elles en connaissent un rayon dans le *body relaxing*.

Romeo a refermé la fenêtre et barricadé les volets. Guide entrouvre la porte, par laquelle leur parvient un fumet tofu-graines de chia :

– C'est l'heure du repas... On ne craint rien pendant le service, mais il faudra rappliquer fissa à la chambre dès que les grognements se feront plus menaçants. N'hésitez pas à pisser sous la table : hors de question de sortir faire *pee-pee* pendant la nuit !

Le groupe étoffé se rend à la salle commune. Shéhérazade en profite pour subtiliser un autre piolet-déco au mur.

Mal gré qu'ils en ont, tenaillés par une faim des hauteurs ils salivent à l'arrivée du ragoûûûût, devenu *nichonnnnnneeeeeee stewwwwww*, vociféré par le docteur S.

Le plat est décevant, mélange de viscères mal cuits et

d'herbillettes récupérées dans la *stomach pouch* d'un des deux malheureux *start-uppeurs* sacrifiés.

Après le dîner, on se replie en ordre vers la chambre, Guide et Shéhérazade assurant les arrières, l'une avec un *Claudius-Simond 1969*, l'autre tenant fermement deux *Grivel Dark* dernière génération. Une fois l'équipe réunie, Guide verrouille la chambre, mais un cri halluciné en provenance de la salle commune tétanise le groupe.

– C'est Roberte, pleurniche Clara. Elle ne supportait pas la disparition de Dom... Elle est partie la rejoindre.

Guide hoche la tête, navré. Puis il répartit les couchettes restantes. Chryssie et Amelia se collent d'autorité à Romeo. Mais les jumelles n'ont pas l'intention de se faire ravir leur chéri. Une belle bagarre s'ensuit, à coups de rouge à lèvres pour les unes, de clitos pour les autres¹. Romeo, tirillé à hue et à dia, jette un œil éploré vers Shéhérazade – qui a remarqué la fascination du jeune homme pour sa quarantaine svelte tendance domi. Elle l'attrape par une jambe.

– Viens ici, petit poucet des Dolomites. Je vais te protéger de ces furies... Mais pour cela, il faudra être très très gentil avec Maîtresse Shéhérazade.

Fasciné, Romeo s'approche à quatre pattes de la belle créature; tête basse, il entreprend de lécher un escarpin en murmurant: «*Sì... Padrona...*»

– Le mollet, maintenant!

La langue largement sortie de la jolie bouche du jeune Milanais trace des circonvolutions de salive sur les mollets musclés-bronzés et gainés. Ses fesses rondes tendent

1 «Bel exemple de machisme littéraire!» Note post-mortem de la professeure Lecrut.

le short en lin. Benito, derrière la fenêtre (malgré le volet fermé... mais il y a un trou providentiel à bonne hauteur), n'en perd pas une miette, tandis qu'un néofasciste zombifié lui suce la verge ramollie en criant régulièrement: « *Viva il Duce!* » ou plutôt: « *Fifa il Duche!* »

Amelia chuchote à Chryssie:

– T'as vu ça? Ça me rappelle Manuel quand on lui fait laver nos petites culottes avec la langue.

Romeo, conquis par sa domi, lève les yeux et la supplie:

– Puis-je remonter vers votre autel sacré, ô *Padrona*?

– Lèche mes bas, mais pas plus haut! ordonne sèchement Shéhérazade, qui s'amuse autant qu'elle prend du plaisir à la scène. « C'est bon pour la cohésion du groupe¹. »

Lentement, Romeo remonte des mollets vers les cuisses sublimes en bavant sur la soie. Parvenu à la large lisière de dentelle, il lève un regard suppliant:

- Puis-je... heu... plus haut... *Padrona*?

– Attends mes ordres! réplique Shéhérazade en troussant sa robe aux hanches, cuisses largement écartées. La sombre et dense toison masque le sexe. L'impudique audacieuse écarte les grandes lèvres de sa vulve qui, telle la Madone à Bernadette Soubiroute, apparaît rose et nacrée, humide d'une cyprine qui englue les poils lui-sants. Elle se cambre davantage et expose sa petite rose sombre au regard torturé de Romeo.

Gégé et Nono ne perdent rien du spectacle, d'autant que ce dernier a sa réponse: le trou du cul de Shéhérazade a tout du renflement brun susceptible de se dilater.

¹ *Group Cohesion* en franglais.

– Mais c’est que ça le fait raidir ! s’exclame Amelia, tout excitée (en se rapprochant par reptations successives, elle est parvenue à un jet de cyprine du champ de bataille). Va vérifier, Chryssie !

Cette dernière ne se fait pas prier. Elle baisse le pantalon de Romeo aux chevilles. On peut admirer les puissantes fesses du jeune mâle. Il creuse les reins ; Chryssie en profite pour saisir les couilles. Elle s’amuse à les tordre. Romeo se met à bramer en contemplant la chatte de sa *Padrona* d’où jaillit une abondante liqueur pendant que sa propriétaire se tripote le clitoris. La mouille ruisselle sur la dentelle, et Romeo la lape avec de somptueuses délices¹. Il bande comme un cerf, voire comme un vampire puisque ces derniers, contrairement aux zombis, ont une réputation de lubricité avérée. Chryssie lui trait la bite d’une main et torture les couilles de l’autre. Irrésistiblement fascinée par le trou du cul du jeune homme, elle y enfonce la langue. Amelia, qui apprécie le spectacle, se caresse, la main dans le short en éponge.

Tina et Noura, pas spécialement ravies de se faire enlever leur casse-croûte², s’approchent en feulant, telles des tigresses de Bornéo (les plus redoutables). Les jumelles ont des yeux façon tronçonneuse.

– Bouffe ! Bouffe-moi toute ! Chien servile ! commande Shéhérazade, qui commence à délirer et à perdre les eaux. Le jeune homme colle ses lèvres à la vulve gonflée et se régale du précieux liquide qui en coule comme

1 « N’oublions pas qu’amour, délice et orgue sont féminin-es au pluriel. »
Notation de Sylvie Lecrut sur un des feuillets récupérés.

2 « La “croûte” est souvent un substitut métaphorique de l’hymen. »
Note du docteur G., extraite de *Widerlegung des tiefsten Selbst*.

la source de Moïse après le coup de bâton sur le rocher¹. Soupirant, ahanant, Shéhérazade retrouve l'usage de la langue de sa grand-mère piémontaise :

– *E toccami il buco del culo!*

Chryssie, tout en surveillant les jumelles, accélère son branle. Romeo répand son foutre juste au moment où Noura et Tina collent leurs bouches au gland – et récupèrent ainsi la précieuse liqueur qu'elles se partagent équitablement en un baiser sororal.

Romeo couine, Shéhérazade hulule, Tina et Noura font « boule de neige ». Tout va pour le mieux, donc, sauf que... les grattements à la porte de la chambre se font insistants. Malgré l'épaisseur du mélèze, un bois réputé pour sa dureté et son imputrescibilité, des zones de faiblesse se font jour. Un doigt squelettique, muni d'une griffe noirâtre, apparaît, coupé net d'un coup de piolet par Guide, qui hurle :

– Tous à la porte ! Cassez, coupez, ratatinez tout ce qui se montre !

Shéhérazade reprend ses esprits et vient prêter main-forte à Guide. D'un coup bien ajusté de son *Claudius-Simond*, elle tranche net une bibite molle qui a eu l'outrecuidance de remplacer le doigt dans l'opercule.

De leur côté, les deux zombis psychanalystes, qui ont assisté aux ébats par un trou du volet, commentent le spectacle offert par l'*executive woman* et son *boy toy*...

– Voyez-vous, dit S., il est évident que le sexe mâle

¹ « *Puis Moïse leva la main et frappa deux fois le rocher avec sa verge. Il sortit de l'eau en abondance. L'assemblée but, et le bétail aussi.* » Nombres, 20:11. Ce qui prouve que les pratiques urolagniques remontent à la plus haute Antiquité. » (Note du docteur S. dans *Mein tiefstes Ich*.)

est le centre de la compétition humaine. Même et surtout quand une femme tente de le dominer, il y aura toujours des *receptive women* pour récupérer la semence et mimer une insémination.

– Urggggg... rétorque G. Le jeune Romeo a trop joui d'être lui-même travaillé... Ne laissons pas aux seuls *macaronis* le bénéfice de la curée : ils-elles sont trop appétissant·es...

– Vous devenez wokiste, cher G...

– Curée = cul + raie... Intéressant... rumine G.

Les deux zombis se précipitent sur les volets, qu'ils égratignent de leurs vieux doigts pourris, avec une certaine efficacité.

NUIT 3

*Attaque généralisée. Où l'on voit certains faire
preuve d'héroïsme quand d'autres disparaissent
sans regrets.*

Les zombis unissent leurs forces : psychanalystes et néofascistes ont décidé d'une paix des braves. L'important est de parvenir à ouvrir le « garde-manger » (la chambre) avant que la marchandise ne se gâte ou s'évapore.

Benito, stratège, a muni ses troupes de fourchettes et de couteaux de cuisine, avec lesquels ils grattent le bois avec plus ou moins d'efficacité. Le doigt et la bibite coupés les font réfléchir : plus de prudence, même si l'appel de la chair est violent, immarcescible¹. À force de gratouiller la porte, le bois s'effrite dans ses parties les plus minces ; un zombi glisse sa main pour arracher le panneau grignoté et retire vivement le bras : main tranchée net au poignet... Mais il a senti si peu la douleur qu'il y retourne, glisse l'avant-bras, le retire – tranché net au coude ; nouvel essai, le bras jusqu'à l'épaule – qui tombe au sol avec un bruit mou.

Les zombis affamés se jettent sur cette barbaque

¹ Emprunté à la botanique («qui ne se fane pas»), ce mot est ici à prendre au sens de lancinant, toujours présent... J'avais fait le pari de le glisser dans ce texte... Pari gagné! (*Note de Pierre Charmoz.*)

pourrie et s'en régale à grands coups de mâchoires visqueuses. « *Gelati alle letame, marcio, gelati di ossa molli* » rigole l'amputé en offrant ses membres à ses compagnons.

Si la première vague est repoussée (et repoussante), le panneau finit par céder. Une tête imprudente se glisse à l'intérieur de la chambre. Un coup de *Claudius-Simond* assené avec vigueur et précision la fait rouler sur le parquet. Nono, qui pratique le golf depuis son plus jeune âge, la renvoie au travers du trou : la tête éclate comme un fruit mûr sur un des zombis.

– Un à zéro ! hurle-t-il.

Il fait le tour de la chambrée, bras levés. On l'applaudit. Chryssie se frotte à lui et lui roule une pelle d'anthologie :

– Mon héros ! susurre-t-elle.

Ça se poursuit sur un matelas, avec des bruits que nous ne rapporterons pas ici et des propos confus où émergent : « Montre-moi ta rondelle, belle hirondelle / Montre-moi ton trou du cul, barbiecue. » Allons plutôt à la fenêtre où Clara et Carmina coupent à tour de bras – l'expression est on ne peut plus juste – les membres supérieurs de zombis impatients de leur attraper les seins (voir, plus haut, la technique *breast trap*), ou d'autres secteurs rebondis de leur anatomie. Elles utilisent le « Victorinox Outdoor 21 outils » pour Clara (au stylo-bille, parfait pour crever les yeux des non-morts) ; pour Carmina, la réplique du Bowie Knife, porté par le célèbre Jim Bowie à Fort Alamo en 1836. Et ça taille, ça tord (la pince multi-usages du Victorinox), ça découpe en rondelles (le Bowie Knife)... Les deux guerrières,

shootées à l'adrénaline, entonnent un chant monté des abysses du temps :

*Chante ô ma lame!
Dans le cœur de l'ennemi
Trace un sillon de larmes
Rouges et brunies...
C'est le combat qui nous unit.*

Ça ne manque pas d'allure...

Hélas! Empêtrée dans un monceau de chairs putrides, Clara dérape *en avant* et est crochée par deux affreux avant que sa coéquipière ne puisse la ramener en arrière... Elle bascule par la fenêtre et se fait lacérer sur-le-champ, sous les yeux horrifiés de la belle Carmina.

– Bande de mecs nuls et moches! hurle-t-elle à pleins poumons. Vous allez me payer la mort de ma délicieuse Clara.

Et le Bowie Knife, plus ardent que jamais, taille dans les bides qui se pressent à l'ouverture, pourfend les poitrines avachies et moisies, découpe des bibites rassises et défraîchies. Tout cela sans la moindre protestation des zombis, qui n'en ont cure et cherchent à calmer leur faim immarcescible¹.

Alors que le bras de la guerrière faiblit, une serre lui agrippe un sein avec une telle force que ce dernier éclate comme un melon trop mûr. C'en est trop pour Carmina, qui s'évanouit et bascule, aussitôt happée par les voraces.

1 « Une fois, ça va... Deux, faut pas exagérer! » (*Une lectrice mécontente.*)

« Situation insolite sur un glacier des Alpes.

« Vers 22 heures, un alpiniste – qui revenait d'une ascension à la barre des Écrins (4 103 mètres) dans les Alpes dauphinoises – a surpris un étrange cortège déambulant sur la langue terminale du glacier Blanc, un des plus étendus du massif... hélas en récession depuis une vingtaine d'années. S'étant approché sans se faire remarquer, l'alpiniste, qui tient à rester anonyme, a vu passer devant lui une vraie caravane vintage, des temps anciens aux années soixante-dix : vestes en tweed ou chapeau melon pour les uns ; crino-line et alpenstock pour les dames ; knickers en Bonneval et jusqu'à la doudoune Moncler. Tout cela en loques. "J'ai eu l'impression que tous les morts que le glacier recèle dans ses crevasses s'étaient levés d'un coup, formant cette terrifiante cohorte de fantômes... ou de zombies." Le jeune homme est parvenu sans dommage au pré de Madame-Carle et a immédiatement prévenu la gendarmerie.

« Interrogée par téléphone, la professeure Chellet, experte en phénomènes insolites, a confirmé les intuitions de l'alpiniste : il est probable que la canicule des dernières semaines ait provoqué un élargissement des crevasses, libérant d'un coup de nombreux corps enfouis depuis les débuts de l'alpinisme dauphinois. À la question de savoir si la pleine lune avait eu un effet sur le phénomène, la professeure n'a ni confirmé ni infirmé. "Quant à savoir pour quelle raison ils reviennent à la vie, il est encore trop tôt pour y répondre", ajoute-t-elle prudemment.

« Grâce à un hélicoptère muni d'un puissant projecteur, affrété par notre confrère Le Daubé, la planète entière a

pu admirer ce stupéfiant spectacle: des dizaines de créatures s'extrayant des glaces immortelles sous la pleine lune et se dirigeant en une colonne oscillante vers le refuge du Glacier-Blanc... »



Photo Daubé.

Le communiqué tombe dès minuit un quart. On affrète des hélicoptères pour déposer des journalistes de toutes les rédactions européennes. À peine descendus, la plupart se font lacérer par les zombies en embuscade. Micros, stylos ou caméras sont piétinés sans égard pour

leurs cartes de presse. Les journalistes qui n'ont pas été mangés s'insèrent dans la cohorte oscillante...

*

Sur le parking du pré de Madame-Carle, c'est toute une effervescence militaire: des troupes sautent de camions, munis de fusils-mitrailleurs ou d'obusiers. Rapidement, une longue colonne en tenue kaki s'élance sur le sentier, général en tête, la poitrine bariolée de médailles.

– Allons-y, les gars! Il faut buter les zombis.

Une clameur guerrière raie la lune. La dizaine de commandos féminins fait la grimace mais se tient coite: les «mecs», c'est elles aussi, hein! Comme les copains mâles, elles ont appris à transformer une paisible famille du désert en confettis multicolores, à trancher des gorges de supposés terroristes, tout cela pour la défense de la Patrie, nom de Zeus!

*

Nono et Gégé, les matamores de salon, n'en mènent pas large... Les auréoles de sueur préimprimées sur le T-shirt de Gégé se doublent de vraies auréoles de vraie sueur! Pouah! Ils se sont réfugiés sur le bat-flanc supérieur, ayant décrété qu'ils seraient plus efficaces en Napoléons des dortoirs.

– Shé! Gaffe! Derrière toi!

Et le piolet des années soixante vole vers une tête affreuse, tous crocs dehors. La bouche est transpercée de part en part, les ratiches font gling gling sur le parquet.

– Guide! une crinoline à 15 h.

Gégé a fait son service dans les chasseurs à lapins. Il n'est pas peu fier de retrouver les éléments de langage – *language éléments* en sabir *Start-Up Nichonne* – de son lointain passé à crapahuter avec un barda de 25 kilos sur le dos. Nono, de son côté, laissant à Gégé la stratégie guerrière, invective les non-morts :

– Bandes de trouduc mal fermés! Je vous éclate la rondelle! Je vous pisse à la raie pourrie! Je vous tronche le moisi! Je vous fiste le tuyau ramolli!

On se souvient que Nono a une fixette sur l'arrière-train, de préférence féminin. Il a même écrit des romans, en cachette, pour honorer des rotondités exceptionnelles surplombant des ravins buissonnants. L'adrénaline le fait sortir du cadre convenu de ses passions, à la stupéfaction de Gégé, qui serre instinctivement les fesses.

Guide se retourne au moment où une dame vieille d'au moins cent quinze ans va lui ficher son alpenstock dans le crâne. Il esquive et, d'un mouvement qui ne manque ni de grâce ni d'efficacité, sectionne le cou de la belle ex-endormie d'un de ses deux *Grivel Dark*, profitant du mouvement pour scalper un claqueur de dents aux yeux fous.

La situation est critique. La *Start-Up Nichonne* vient de perdre un de ses membres: Chris, le spécialiste du *green washing*, se fait lessiver comme une carquette en fibre éthique en tentant de fuir par la fenêtre.

« C'est bien son genre, ça! Toujours à se placer au premier rang sur les photos, mais prêt à se carapater à la première occasion... » est l'oraison funèbre prononcée entre deux perforations par Shéhérazade, qui ne l'a

jamais aimé. Chez les wokistes, les jumelles se battent vaillamment. Pour être plus à l'aise dans leurs mouvements, elles ont tombé leurs vêtements, slip compris. Couvertes de diverses matières peu ragoûtantes, elles utilisent des massues improvisées : des planches arrachées au châlit, avec pointe longue forgée à la main. Du beau matériel ! Et ça fait splish ! ça fait splash ! Et les coquines de rigoler de toutes ces humeurs jaunâtres s'échappant à chaque enfonçage. Entre deux décapitations, elles se frottent réciproquement le clitoris « pour se donner du courage ». Elles ont placé entre elles le jeune Romeo, qui dispose également d'une garde rapprochée constituée par les deux *cruchsexy girls*. Le bastion est bien défendu, mais Benito lance ses troupes innombrables – le lecteur et la lectrice savent désormais pourquoi – à l'assaut du dernier carré : le bat-flanc supérieur où les survivants se sont tous réfugiés.

– Romeooooo, cuorrreee diiii amorrrreee, je vais te mangiare tout crudito.

Et l'horrible néofasciste de faire un geste très vilain, entre doigt d'honneur et salut mussolinien. Il se tient prudemment en arrière : laissant les nouveaux arrivants se faire défoncer le crâne, il attend que la fatigue mette les adversaires HS.

Le petit jour point¹ enfin, donnant l'espoir aux assaillis d'un répit dans la bataille. Qu'ils sont beaux, les chevaliers et chevalières, dernier rempart de la civilisation des vivants contre les non-morts qui s'apprentent à envahir le monde. Shéhérazade, vêtue de son seul string –

1 Et non « pointe », qui est un affreux barbarisme, pire qu'une attaque de zombis grammairiens (*Association de Défense des verbes du 3^e groupe*).

bien effiloché –, se bat telle une Amazone antique, les pieds pataugeant dans les gluances. Pieds que léchouille avec amour le jeune Romeo quand ils passent à portée de langue.

Un moment d'inattention est fatal au prétentieux Nono, qui, attrapé par des serres redoutables, bascule de son recoin et est *digéré* en quelques secondes... Ne reste visible, un instant, que son postérieur blafard dont le trou du cul palpite de bonheur! Puis c'est le tour de Gégé, croché à la gorge par un alpenstock des années 1860 et ramené au sol, tandis que le sang gicle de sa carotide arrachée.

– Alors, les cloportes? On fait moins les malins, maintenant, ricane Shéhérazade en guise d'au-revoir. Pauvres débiles! Personne ne vous regrettera, même pas vos mamans!

Et tchak! à gauche, et tchouk! à droite («Merde, il est coincé, ce con de piolet»)... Tout à sa tentative d'extraction, elle ne voit pas une créature étrange, autrefois féminine mais momifiée par une stase prolongée au sein du glacier, qui éructe: «J'm'en vas la déguster, la bronzée!» Ce qui est dit est fait et la courageuse, belle et désormais regrettée responsable du *Cultural Power* au sein de la *Start-Up Nichonne*, est culbutée dans le magma sanieux. Un dernier pipi s'élève dans les airs, que Romeo intercepte d'une bouche gourmande autant qu'amoureuse. «Je viens!» crie-t-il à sa maîtresse désormais transformée en puzzle charnel méconnaissable. Mais ni les jumelles ni Chryssie ni Amelia ne l'entendent de cette oreille: elles remettent prestement le garnement au centre de la forteresse.

Un instant déconcerté par le cri de Romeo, Guide est mordu sauvagement par un alpiniste plus très vivant en doudoune Moncler. De douleur, il lâche son *Grivel Dark* de droite, tentant un fouetté-égorgé avec celui de gauche. Mais la masse hideuse autant que visqueuse a tôt fait de l'engloutir.

« Guideeeeeeeee! » pleurnichent les jumelles, qui se rappellent les bons moments de langotage réciproque tout en taillant de la bidoche pourrie à droite et à gauche.

Le dernier carré, telle la garde à Waterloo, n'a pas l'intention de se rendre. Les deux *cruchsexy girls* se sont collées, nues également, à Romeo, qui ne peut échapper à quatre petits culs musclés et salvateurs – bien que d'une propreté douteuse.

Soudain, un cri en provenance de la cuisine, interromp les combats :

– Ragoûtte! Sttttuuffffatttttoooo! Sttttteeeewwwww! Einnnnttttopffff!

C'est l'heure du petit-déjeuner pour les cordées matinales. Les germaniques, hommes de précision chronométrée, respectent les consignes affichées sur le tableau de la cuisine : « *Les Agneaux, 5 h.* » Les non-morts, mis en appétit par les défunts combattants et tantes, se précipitent dans la salle commune pour se gaver de miam-miam cannibale.

***Extrait du carnet du Docteur S. retrouvé
dans la cuisine du refuge du Glacier-Blanc.***

« Le désir de chair humaine est-il un substitut acceptable de la mère? Toutes les civilisations ont connu des rituels de dévoration, des tribus amazoniennes au canni-

balisme rituel des catholiques – ces pervers qui mangent leur dieu chaque dimanche! C’est en ingérant le corps de ses ennemis que le guerrier profite des pouvoirs du défunt : courage, intelligence, âpreté au gain. C’est aussi en mangeant ses enfants que Saturne accède à la divinité. Moins connue que celle de Goya, qui représente un enfant en partie consommé, l’œuvre homonyme de Rubens expose le début du sacrifice – Saturne, représenté en puissant vieillard, déchiquette la poitrine d’un de ses fils en pleine souffrance, et il jouit du festin à venir. Nous autres zombis éprouvons la même divine satisfaction à dépecer des humains vivants – nous sommes en quelque sorte leurs pères, voire leurs arrière-grands-pères. Par l’absorption de notre descendance symbolique nous effectuons une sorte de *perpetuum mobile* temporel.»

Extrait du carnet du Docteur G. retrouvé dans les toilettes du refuge du Glacier-Blanc.

« Le français se prête à des décortications presque aussi délicieuses qu’une main d’alpiniste femelle – “mange ma main = mange maman” (intéressant, je note!). Si les zombis sont jolis, les filles aux fesses rebondies le sont plus encore. Jamais je n’avais ressenti à ce point le désir d’aimer (“des ires des *mêêêê*”, colère des petites brebis blanches que nous traquons) et cette pulsion sauvage de leur bouffer les seins – “une bouffée d’essaim”, dont la reine bien grasse a chu par la fenêtre, son gros cul délicieux, “les dix cieux?”, directement sous mes canines proéminentes. Il faudrait que je note toutes les fantaisies qui me passent par le cerveau rongé par les vers... Mais S., à qui j’en ai parlé, a haussé les épaules en ricanant :

“Je ne crois pas au pouvoir révélateur du langage... C’est comme si je disais ‘C’est là quand’ ?” Je n’ai pas compris l’allusion. Voulait-il dire: “*C’est lassant ?*” »

JOUR 4

*C'est l'hallali! La cavalerie arrivera-t-elle
à temps?*

Au petit matin blême, tandis que le soleil peine à émerger au-dessus de Clouzis, les commandos alpins se glissent silencieusement dans la caillasse vers l'objectif: le refuge du Glacier-Blanc. Le général, les yeux rivés à de puissantes jumelles, prend la mesure du désastre: des centaines de zombis se pressent à toutes les ouvertures, particulièrement à la fenêtre d'une des chambrées. Un cri affreux et prolongé vient rompre le chant matinal des choucas.

– Ragoûtte! Stttuuuffffattttoooo! Stttteeee-
wwwwww! Einnnnttttopffff!

Cela sonne la débandade des non-morts, qui cherchent à gagner l'intérieur de l'édifice en se piétinant allègrement – certains en profitent pour ronger une jambe momifiée ou enfoncer des griffes tannées dans des cages thoraciques creuses.

– C'est le moment! chuchote le général dans son micro. On y va, les *gars*!

Chantal et Maryline, deux des commandos féminines, râlent intérieurement, mais elles sont les premières à se lancer, mitraillant façon éventail et balançant trois ou quatre grenades pour sécuriser l'accès à la porte. Malheu-

reusement, le tas de zombis mêlé aux gravats ne facilite pas la progression. Baïonnette au canon, elles piquent, perforent, découpent de la chair molle... Dans l'ardeur du combat, elles se sont trop avancées dans la mêlée et se retrouvent cernées. D'un puissant mouvement coordonné, elles parviennent à se libérer et à rejoindre la fenêtre désertée, qu'elles enjambent prestement, suivi d'un roulé-boulé sur le parquet de la chambre-forteresse. Découvrant cinq individus suspects, nus et gigotant sur le bat-flanc supérieur, elles s'apprêtent à sulfater le magma quand une voix juvénile les alerte.

– Eh! les filles! Pas de méprise! On est des vivants, même si on a le cul sale!

Chantal et Maryline s'approchent prudemment du groupe, fusil-mitrailleur et baïonnette en avant. Puis elles poussent un cri de soulagement et demandent :

– D'autres civils survivants?

Hochement de tête négatif.

Les commandos examinent attentivement les rescapés : sous les gluances, on devine des corps jeunes et désirables. Comme souvent, la tension du combat fait sauter les tabous ; une bouffée de désir sauvage étreint les deux guerrières. Elles se débarrassent prestement de leur attirail et se joignent aux corps nus et très enchevêtrés qui, rappelons-le, appartiennent à : 1) Romeo le mignon ; 2 et 3) Tina et Noura, les jumelles espiègles ; 4 et 5) Amelia et Chryssie, les *sexycruch girls* survivantes de la *Start-Up Nichonne*. Le magma appétissant, bien que sanieux et glissant, s'ouvre pour accueillir les commandos surchauffées et se referme sur elles.

Nous pourrions décrire pendant des pages les excès,

les léchouilleries, le stupre partagés... Mais nous devons nous déporter vers le *cœur* de la bataille, qui se déroule sur l'esplanade. Le mitraillage initial des deux commandos féminines a interrompu le petit-déjeuner des zombies, qui se bousculent à la porte du refuge – devenue monceau de pierraille et de chairs lacérées. Les non-morts se font cueillir par des rafales de HK 416 F, le nouveau fusil d'assaut des groupes de combat de l'armée française. Comme le précise le site Internet des Armées, « *cette nouvelle arme nécessite une instruction que l'armée de Terre a engagée massivement* ». Visiblement, les commandos n'ont pas encore bénéficié de cette formation spécifique : deux « gars » se prennent les pieds dans un tas de viscères et leurs pruneaux arrosent copieusement et hélicoïdalement les alentours – avec, hélas, quelques pertes amies. Mais l'essentiel est ailleurs : les non-morts sont dégomés au rythme de 800 coups par minute¹. En un rien de temps, ne restent sur l'esplanade qu'une crinoline déchiquetée, un chapeau melon en loques et un alpenstock vermoulu. Sans oublier un magma puant et liquéfié que l'on pousse sur les côtés à coups de bottes et de pelles, afin que le général puisse pénétrer dans l'édifice, protégé par trois *gun girls*.

Un gémissement en provenance d'une des chambres met le trio en alerte. Progressant avec prudence, les *chief commander* *rapproched guards* parviennent au seuil du dernier bastion ; les *gun girls* s'apprêtent à sulfater les bat-flanc quand le spectacle les cloue sur place : un enche-

¹ Notons que cette arme est fabriquée en Allemagne par la firme Heckler & Koch, ce qui ne manquera pas de faire grincer quelques dents patriotardes.

vêtement de corps luisants et gluants d'où s'élèvent des bruits de succion, des soupirs de plaisir et quelques hululements acméiques.

– Mon général, je crois avoir reconnu Chantal et Maryline... chuchote une des *gun girls* à l'oreille du gradé, qu'elle commence à mordiller.

C'en est trop! Après la tension du combat, gagné haut-la-main, les trois *gun girls* abandonnent leur chef, se débarrassent de leur quincaillerie et de leurs treillis (le général, abasourdi, remarque que les coquines portent des strings à dentelle de couleurs variées mais seyantes) et rejoignent le *sex group* en folie.

*

Plus tard dans la matinée. La presse mondiale investit les lieux, canalisée par les troupes d'assaut. Le général, un pied sur le bombement granitique de l'esplanade nettoyé des restes du combat, médailles en avant, répond aux questions.

– *J'ai* neutralisé l'ennemi, avec des pertes minimales, grâce à la technicité et au sang-froid de mes troupes.

Comme tous les généraux du monde et de tous les temps, c'est *lui* qui a remporté la victoire, alors qu'en dehors de l'irritation péri-orbitale due à ses jumelles, il n'a pas une égratignure!

À ce moment, un groupe, nu, vacillant et enlacé, émerge de la fenêtre. Le général, un peu désarçonné, se reprend.

– ... particulièrement mes commando-es, qui n'ont pas hésité à se jeter à *corps perdu* dans la mêlée pour

sauver cinq civils, les seuls rescapés de cette tragédie.

Les caméras font des zooms sur les zébrures jaunâtres, s'attardent sur des mimis épilés et des tatouages artistiques, sans oublier le sexe toujours en érection du jeune Romeo. Les images feront le tour du monde, accréditant la légende que les refuges alpins sont des lieux de partouze.

*

Extraits de l'article de la professeure Marie Chellet, paru dans la revue de référence *Climate Perturbations*.

« Suite à l'épidémie de "zombis" qui s'est abattue sur le glacier Blanc, dans les Alpes dauphinoises, j'ai été mandatée par les autorités sanitaires pour tenter d'en déterminer les causes. Il est avéré que le réchauffement climatique, par la fonte des glaciers – ici comme ailleurs dans le monde –, provoque des rejets d'objets et de corps, enfouis parfois depuis des millénaires : la découverte d'Ötzi a fait grand bruit. [...] Ce qui est remarquable dans le cas qui nous intéresse, c'est la conjonction de plusieurs phénomènes : un mois de juillet caniculaire ; un taux de pollution supérieur aux moyennes observées ; des orages récurrents développant une énergie mesurée à plus de 5 gigajoules et une nuit de pleine lune. [...] Intéressons-nous aux particules fines véhiculées par les vents assez violents de la deuxième semaine de juillet ; on y a recensé en grande quantité des substances per- et polyfluoroalkylées $-C_nF_{2n}-$, désormais connues par l'acronyme PFAS. Rappelons que ces « polluants éternels » peuvent pénétrer dans les corps et s'y combiner

avec d'autres substances, notamment avec l'*acide chelletique* ($S_{4n}C_{2z}$), que je suis la première à avoir identifié: cet acide se développe dans les cadavres subissant une alternance rapide et violente de froid extrême et de réchauffement brutal – il a aussi pour effet de provoquer un ralentissement du pourrissement des chairs. [...] Il faudra sans doute de nombreuses études et des expérimentations pour confirmer mon hypothèse: la combinaison d'une concentration élevée de $S_{4n}C_{2z}$ et d'un courant de forte intensité développé par des éclairs en rafales a pu « ressusciter » ces malheureux enfouis depuis des décennies. Reste à expliquer ce qui a pu « éveiller » une sorte de conscience altérée associée à une motricité partielle, sans oublier une puissante denture et un appétit cannibale exacerbé. [...] Une petite fiole, estampillée *Fromitouyou* écrit maladroitement sur une étiquette, a été retrouvée dans le refuge du Glacier-Blanc. À l'analyse, elle contenait des traces d'*acide chelletique* (que je viens de découvrir!), et ce dans *un degré de concentration stupéfiant!* Un mystère de plus... »

ÉPILOGUE

Dans une belle villa proche du lac Léman¹, sept jeunes gens se « reconstruisent ». Dans la journée, marche le long du lac ou ascension des sommets environnants. Le soir, exercices de méditation sensuelle et « découverte de soi et des autres ». Il s'agit de thérapies expérimentales associant yoga tantrique et pratiques orgonales théorisées par Wilhelm Reich².

Deux thérapeutes assez étranges prennent des notes. Sur leurs blouses, un **S** brodé pour l'un, un **G** floqué pour l'autre. Leurs visages couturés témoignent de nombreuses opérations de chirurgie esthétique – plutôt ratées. Malgré cet aspect disgracieux, ils semblent bien acceptés par le groupe.

Voici quelques extraits de leurs notes, rédigées en allemand.

¹ Peut-être la villa Diodati où se retrouvèrent à l'été 1816 quelques amis, parmi lesquels Lord Byron, Mary Wollstonecraft Godwin et son futur époux Percy Shelley, le docteur John Polidori. Lors de ce séjour, la jeune Mary écrivit l'ébauche d'un des textes les plus célèbres de la littérature « gothique » anglaise : *Frankenstein, ou Le Prométhée moderne*.

² Psychiatre et psychanalyste austro-américain (1897-1957) ayant théorisé l'existence d'une particule sexuelle qu'il appelle « orgone », qui constitue selon lui l'énergie de la vie.

Docteur S.

«La *Gemeinschaft* se renforce chaque jour. Les deux sujets féminins dominants, M. et C., jouent de la cravache sur les fesses rebondies du sujet masculin dominé, R. Les quatre servantes, T., N., C., A., semblent accepter leurs rôles d'auxiliaires et ce d'autant qu'elles bénéficient de l'attention des deux dominantes, bisexuelles. Hier, j'ai assisté à une orgie où le jeune R. était ligoté à un poteau (exécution symbolique? réminiscence du martyr de saint Sébastien?), badigeonné de pâte à tartiner d'une marque italienne réputée et livré à la *dévoration* rituelle des cinq femelles en chaleur. Je l'entendais soupirer en sanglotant: "O *padrona*, viens me délivrer de ces furies..." tout en tortillant son joli derrière sous les coups de langue de ses "tortionnaires".»

Docteur G.

«[...] Depuis notre arrivée à la villa de la professeure Chellet, nous suivons, S. et moi, un régime alimentaire strictement végétarien. Curieusement, et à l'étonnement de la professeure, ce régime semble reconstituer notre masse corporelle originelle et avoir un effet bénéfique sur les neurones flétris de notre cortex cérébral. La professeure nous fait passer des examens dans des machines extraordinaires, que l'on ne pouvait même pas imaginer dans ma clinique de Baden-Baden. Grâce à elles, on peut *voir* l'intérieur du corps et mesurer l'activité cérébrale! Nos pulsions cannibales ont totalement disparu, si j'excepte l'envie de "bouffer" S. quand il se moque de mes recherches sur la puissance sexuelle du langage – à ce propos, j'ai découvert les livres d'un certain Jean-Pierre

Brisset, qui vivait à mon époque, enfin celle d'avant, et que j'aurais aimé rencontrer : il suggère que "c'est quand le langage n'est pas soumis au contrôle de la pensée que l'on dit des choses intéressantes". Il était ses théories – encore considérées au ^{xxi}^e siècle comme délirantes par de nombreux linguistes – d'exemples extraordinaires : pour le foyer, par exemple, qu'il démembre, il trouve : "*Le feu où y est, le fois y ai*"... Il aurait pu ajouter : *foi y ai* – j'ai la foi ! Dans bien des groupes de mots, il met au jour un substrat sexuel, teinté parfois d'anticléricalisme : "*Le à sein t'ai, queue ri t'ai ure – la Sainte Écriture*" ! Sublime vision d'un dieu, la verge à la main, inscrivant la parole divine en longs jets de pisse sur les poitrines offertes de ses adeptes. »

... et des extraits des journaux de leurs patientes :

Journal de Tina.

« Super journée hier : escalade sur le rocher personnel de la professeuse Chellet – à vous de décider s'il s'agit d'une métaphore ! – suivie d'un exercice tantrique avec nos deux maîtresses dont il faut reconnaître l'autorité, certes, mais aussi l'inventivité. Avec Noura, nous sommes devenues expertes à devancer leurs désirs les plus insolites. Hier, par exemple, elles ont demandé à Romeo d'éjaculer sur leurs pieds et nous ont fait les lécher. Il fallut ensuite partager la semence délicieuse de notre chéri avec Chryssie et Amelia dans une langue à quatre – figure assez difficile, et bavotante à souhait ! »

¹ *Le Brisset sans peine*, Ginkgo éd., 2005.

² *Ibid.*

Journal de Chryssie.

« Mes souvenirs de la *Start-Up Nichonne* s'estompent peu à peu, ainsi que les moments traumatisants du refuge du Glacier-Blanc. Les délires managériaux de Manuel *Imperator* n'ont laissé aucune trace – ainsi que l'a noté le docteur S. – mais les moments, certes douloureux et traumatisants, passés à chasser les zombis de notre bat-flanc laissent peu à peu place à une sérénité *orgonale* (c'est ainsi que la nomme le docteur G.) renforcée par nos exercices tantriques. J'y retourne! »

Journal de Maryline.

« En tant qu'ex-adjutant commando, j'ai pris la direction du groupe tantrique, épaulée par Chantal la salope. Attention! ce mot est à prendre dans une acception positive (comme dit le docteur G.: "Sale peut-être, mais hop: saute-au-paf!"). Ensemble, nous ourdissons nos plans de bataille dont la cible est Romeo, l'inépuisable victime de notre lubricité. Les jumelles sont adorables et devinent nos envies... Quant aux deux *sexycruch girls* de la *Start-Up Nichonne*, elles collaborent avec efficacité! L'autre soir, à l'instigation du docteur S., qui cherche le mâle initial dans toutes les configurations sexuelles, avec Chantal nous avons *entassé* les filles les unes sur les autres, Romeo coincé au milieu, et pissé sur elles. Eh bien! au lieu de crier et de se débattre, les nanas se sont purléchées et, par la force des choses, ont perdu leurs fluides qui se sont ajoutés aux nôtres, constituant une jolie fontaine façon Trevi, où Romeo a failli se noyer. »

LES AUTEURS

Pierre Charmoz

Pseudonyme de Pierre Laurendeau, éditeur avec 600 livres au compteur et auteur de 70 ouvrages, dont certains traduits. Au tournant des années 80, Pierre Charmoz a créé un courant littéraire novateur, le porno alpin, en publiant *Cime et Châtiment* dans la désormais recherchée collection « kiosque de gare » la Brigandine. Courant qui, hélas ! n'a pas eu de descendance...

Gaspard de la Noche

Sous ce nom ravélien se cache un honorable professeur de médecine émérite, que Pierre Charmoz a entraîné à l'insu de son plein gré dans cette aventure horrique et drolatique. Ouvrage publié sous ce pseudonyme :

– *Luna di Miele et autres histoires de montagne*, Sous la Cape, 2012.

Achevé d'imprimer
en mars 2026
pour le compte de Gore Texte,
hébergé par
les Éditions Deleatur
2603 route du Ponteil
05310 Champcella
ISBN 978 2 86807 393 8
<https://deleatur.fr>

Dépôt légal : mars 2026

Tirage : 100 exemplaires

Impression UE.